

A.Q.N.I

Al Qaida au Nanterre Illuminati

**Journal
islamo-gauchiste-illuminati**

**Financé par le Qatar
ET Israël**



CADEAU dans CE numéro :
le *Pouvoir Secret*
Ouvre vite !

N°1



SOMMAIRE

Sommaire :	page 2
L'éditorial de Alain Seural :	page 3
Publicité :	page 4
Texte « Confession d'un bouffon » :	page 5
Bande dessinée « Chômeur laser » :	page 18
Publicité :	page 26
Brochure « En attendant la prochaine réforme » :	page 27
Les jolis dessins de Tata Juliette :	page 42
Bande dessinée « Swagg Panther contre les bobos » :	page 45
Bande dessinée « Bim le toto » :	page 50
Publicité :	page 58
Fiction « Du rififi dans l'scénar » :	page 59

L'éditorial de Alain Seaural

Al Qaida au Nanterre
Illuminati, c'est quoi ?



« Alors, comme je l'expliquais dans mon dernier livre *Comprendre l'A.Q.N.I*, paru aux éditions Blanches, l'A.Q.N.I c'est ce que j'appellerais le processus de pseudo- subversion- trosko- bobo- mondialiste- larvée, qui se drape d'un espèce d'islamo- gauchisme (de façade évidemment) pour essayer de faire revivre le fantôme de la subversion estudiantine qui, aujourd'hui n'a plus rien à dire, et tout ça pour mieux faire passer toutes les fuites en avant de l'Empire dans son opération d'abrutissement des classes populaires.

Evidemment, cette tentative est vouée à l'échec hein, d'une part parce que c'est nul, c'est-à-dire que moi, qui ai grandi avec le Hara- Kiri du professeur Choron, quand je lis cet espèce de navet qui prétend faire de la provoc' alors qu'il s'agit en réalité d'un journal de petit bobo libéral- libertaire libidinal qui ne fait rien d'autre que de faire le tapin pour les lobbys de la finance mondial ... je disais quoi déjà ? Ah oui, cet espèce de torchon n'a rien à voir avec un authentique journal subversif parce qu'on voit bien, aujourd'hui, que les seuls à être encore subversifs c'est, en réalité, les mecs du Front National, parce que la Nation est à notre époque, dans un retournement dialectique, le seul rempart contre le processus de décadence orchestré depuis mai 68 par toute cette espèce de pseudo- gauche inféodée au matriarcat féministe et aux lobbys homosexuels financés par le Qatar et le Mossad pour téléguider, via Berlin, l'anéantissement de la France des *petits- entrepreneurs- qu'ont- des- couilles* en leur volant leur zizi avec la complicité objective des grands médias et de la Banque qui ont inventé de toute pièce le pantin Olivier Besancenot qui canalise toute cette espèce de gauchisme- libidinal- oedipien qui est en réalité totalement soumis à l'impératif marchand et qui se sert de faires- valoir *collabeurs* avec les Jamel Debouzze et les Zidane pour inciter les jeunes de banlieue à faire du théâtre et à insulter les entraîneurs de foot plutôt que de voter Jean -Marie le Pen, et ce avec l'aval directe de la C.I.A qui a placé le pion Tariq Ramadan pour faire la promotion indirecte du féminisme, quand on sait que le féminisme est un mouvement qui vient, en réalité, d'Israël et qui a été inventé de toutes pièces au 19^e siècle pour diviser le prolétariat au sein même du foyer et de la famille, ce qui conduit une génération d'orphelins à devenir homosexuels et drogués pour finalement entrer dans un processus freudo-oedipo- consumériste de changer de sexe en votant Bertrand Delanoë pour soutenir des initiatives comme la « Fête de la musique » et la « Gay Pride » qui, en plus de faire du bruit et d'empêcher les vrais prolétaires de dormir, empêche de circuler en bagnole dans Paris à l'heure de pointe. Et derrière tout ça, parce que faut quand même analyser le truc hein, il y a qui ? Et bien toujours les éternels petits réseaux bobo- trotsko-antifa qui sont en réalité les vrais fascistes aujourd'hui, et tout ça, ça passe par la Hollande et c'est la C.I.A derrière hein, faut savoir qu'ils reçoivent directement leurs ordres de Tel- Aviv et c'est les mêmes qui continuent aujourd'hui d'essayer de déstabiliser le régime de Bachar- Al- Assad qu'on nous présente, vu d'ici, comme un dictateur alors que moi l'autre jour j'étais en bagnole dans Paris et je me suis pris un P.V sous prétexte que j'étais garé sur un couloir de bus, parce que faut savoir que si tu met un pédé à la mairie de Paris il va te faire des couloirs de bus de 5 mètres de large et

**Le dernier livre d'Alain Seaural :
« Comprendre l'A.Q.N.I »,
pour tout savoir sur le complot extraterrestre-judéo-
maçonnico- talmudo-trotsky-quataro-israélo-
américain-de-la-CIA**

**Editions « Blanche »
12 000 pages
666 euro**

Alain Seaural

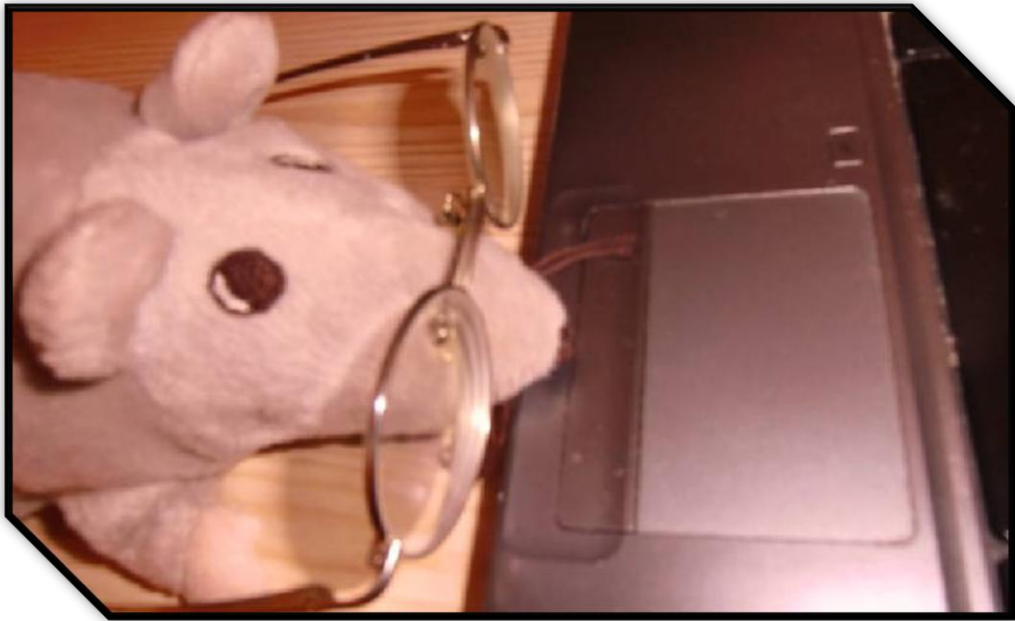
COMPRENDRE l'A.Q.N.I

*Demain le complot des reptiles extraterrestres
francs- maçons homosexuels, ou la révolte des petits
entrepreneurs qu'ont des couilles ?*

essai

ÉDITIONS ♦ BLANCHE

CONFESSIONS D'UN GROS BOUFFON



*(ET QUI, ACCESSOIREMENT, ÉTAIT UN
MILITANT SUPER RADICAL)*

Comme disait souvent mon papy « *On s'emmerde, il nous faudrait une bonne guerre* »... remarquez, à l'époque où il disait ça, ce con, il vivait enfermé dans sa chambre et se nourrissait exclusivement en mangeant son caca, ce qui me faisait gamberger « *Mais, du coup, si on mange du caca on fait quoi comme caca après ?* » je me demandais à l'époque en l'observant... mais bref.

« *On s'emmerde* » donc, et toujours pas une guerre en vue ! Ouais je sais ce que vous allez me dire : et le Mali, l'Afghanistan, l'Irak ; sans oublier la « guerre sociale » et blablabla...

Je voulais dire : pas de guerre ouverte chez nous, dans nos rues, sur notre sol. On ne vit pas sous la menace d'un bombardement aérien, on peut aller s'acheter du pain, peinards, sans avoir à esquiver des rafales d'armes lourdes et on paie en euros et pas en tickets de rationnement : en France la guerre c'est seulement un produit d'exportation, du coup c'est toujours les mêmes qui s'amusent et, pour les autres, il ne reste que la série des « Call of Duty »... mais ce n'est pas la même chose !

Et dire que les enfants de ma génération ont été bercés de l'espoir de pouvoir vivre un jour une vraie apocalypse nucléaire, c'était même un peu notre seule chance d'échapper au chômage tout en vivant des aventures fantastiques avec des grosses bécanes, des vestes en cuir et des raids meurtriers au fusil d'assaut entre bandes rivales pour le contrôle des zones de ravitaillement dans un monde enfin débarrassé de la musique Pop et du pantalon slim (essayez de porter un slim en plein hiver nucléaire pour voir, bande de bolosses).

Cela dit, s'il n'y a toujours pas de guerre à l'horizon, c'est heureusement pas la merde à bouffer qui manque : TNT, Internet très haut- débit, iPhone5 ... « *Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annoncent comme une gigantesque accumulation de caca* », comme ne disait pas Guy Debord en son temps.

Effectivement, de la merde y a que ça ! On en a d'ailleurs tellement plein le cul qu'on se prendrait presque à rêver de se torcher avec la démocratie avant de changer de caleçon.

C'est vrai quoi, quitte à n'avoir le choix qu'entre de la merde et de la merde, de la merde bleue ou de la merde verte, de la merde X ou de la merde Y, autant arrêter tout de suite l'hypocrisie et supprimer l'illusion d'avoir le choix !

Tiens, autant vivre en Corée du nord : la même merde pour tout le monde, de la merde standardisée, de la merde censurée par les services de propagande et c'est tout, au moins ce serait reposant pour le cerveau ! Imaginez vous ça : une seule chaîne de télé (pour ceux qui ont la télé), une seule chaîne de radio (pour ceux qui ont la radio), un seul portrait aux murs (pour ceux à qui on n'a pas encore arraché les yeux dans un camp de redressement n'ayant *aucune existence officielle*)... un seul type de musique autorisé (la musique militaire), des marches au pas, des rues bien propres et des gens discrets qui n'ouvrent jamais leur bouche de peur de se retrouver internés et torturés...

Le Paradis, bordel !

Vous hésitez encore ? « *Oui mais la Corée du nord c'est une dictature, et nous on vit quand même dans une démocratie et blablabla...* »

Mais allez, cassez pas les couilles ! Vous le prenez comme ça ? Très bien ! Alors méditez cinq minutes sur ce que disait un de nos génies les plus brillants (je veux parler d'Elvis Presley) lorsqu'il disait ces mots :

« *Bababedouda bibababe, tutti frutti are looney !* »

Là, tout de suite, je crois que c'est plus clair : une société qui est fière d'avoir produit des merdes pareilles n'a pas de leçons à donner à un pays qui a encore la délicatesse de préserver les oreilles de ses citoyens de toute la daube que les « démocraties » occidentales voudraient s'empresse d'y déverser contre de l'argent.

Vous les trouvez cons, vous, ces nord-coréens qui pleuraient dans les rues le jour de la mort de leur leader

Kim- Jong-Il ?

Hey, dites : et les trouduc' qui allaient déposer des fleurs devant les boutiques Apple après la mort de Steve Jobs, ils avaient l'air malins peut- être ?

Et les connards qui vont manifester en pleurant quand leur chanteur préféré a enfin la décence de crever de l'overdose qui lui pendait au nez, ils l'ont l'air fins eux aussi ?

Ah ouais c'est pas pareil, les nords- coréens, eux, leur vie est menacée si ils refusent de pleurer, alors que nous personne ne nous force : on est « libres » nous, c'est encore un peu de notre putain de faute si on est aussi cons, aucune kalachnikov braquée sur notre famille, aucune menace d'aucune police politique ne nous ont jamais forcé à trouver que Claude François ou Gainsbourg avaient du talent, on a fait ça tous seuls, comme des grands, ou plutôt comme des gros cons, sans armes, ni haine, ni violence !

Une fois qu'on a regardé l'Occident, et une fois qu'on s'est payé des vacances dans le tiers- monde, qu'on a culpabilisé un bon coup devant ces gamins des rues qui crèvent la dalle et attendant que les maigres bakchich qu'on filera à leur parents puisse peut- être payer leur prothèse de jambe (« Fais gaffe où tu marche, toi aussi, p'tit con ! »)... une fois qu'on a vu ça, on se dit que les deux principales options sont bouchées, qu'il faut une porte de sortie, une troisième voie, un « *dépassement dialectique des contradictions inhérentes au développement du capitalisme mondial* », qu'il faut le paradis socialiste, bref :

« IL NOUS FAUT LA COREEE DU NORD !!! »

Ouais, mais voilà : les billets d'avion c'est cher, sa race !

Sinon, moins loin que la Corée du Nord, et offrant une ambiance collectiviste et des conditions de confort à peu près similaires il y avait bien la Z.A.D à Notre- Dame des Landes, « *Les soviets moins l'électricité* » comme aurait sans doute dit Léon Trotsky avec son sens de l'humour bien connu !

Sur le dépliant publicitaire ça avait l'air plutôt sympa :

- le grand air
- des cabanes dans les arbres
- de la lacrymogène à gogo
- une phraséologie guerrière à longueur de communiqués...
- le fait que « *Nous avons déjà choisi. Les coupables ne seront pas Ayrault ou Vinci. Les coupables seront toutes celles et ceux qui n'auront rien fait contre l'aéroport, contre ce monde injuste et destructeur. Il n'y a pas de méchant système, juste une somme d'individuelles lâchetés...* » Waaaaaah ! T'es sérieux là ?

Puis à la réflexion je me suis dit :

- des hippies et des alternatifs d'un côté
- des paysans de l'autre côté (tu sais, les gens avec des moustaches...)
- c'est l'hiver
- pas de chauffage, pas de Coca, pas de bonbons Haribo et pas de MacDo pendant toute la durée du séjour
- des lessives à froid
- des vaisselles à deux- cent dans la même bassine
- devoir porter des bottes en caoutchouc (- 200 points de swagg sur mon Swaggomètre, juste avant les coupes de Hipsters, les chemises à carreaux et les Ray- Ban à grosse monture)
- le manque de monoxyde de carbone
- se faire chier avec la fermeture du sac de couchage qui coince
- devoir faire du stop pour y aller
- devoir rencontrer là bas au moins un mec qui va prétendre s'appeler « Vishnu », et devoir me taper au moins une conversation sur la sauvegarde des baleines avec un teufeur à piercings

... finalement j'ai renoncé.

En plus l'auto-stop parfois ça peut être franchement mystique, et j'avais pas très envie de me retrouver coincé six heures en bagnole avec le genre de types chelous qu'on peut parfois croiser sur la route, genre des VRP de la vente d'armes qui t'expliquent tout le trajet comment ils s'y prennent pour boucler des contrats avec des milliardaires en pétrodollars qui veulent acheter des missiles ROLAND pour équiper le 4x4 blindé qu'ils offrent à leur fils pour son 12^e anniversaire.

Non pas que ça ne m'intéresse pas « *d'un point de vue sociologique, cher ami* », comprenez, mais ...

Bref, « on s'emmerde » donc, et ce serait déjà assez frustrant en soi si ces enculés du Juralibertaire en rajoutaient pas une couche supplémentaire tous les jours en nous balançant des articles et des images archi- stylées d'émeutes de la faim en Afrique.

Tu sais : le genre de photos où tu vois des kainfris courir en masse dans des rues en terre battues jonchées de barricades enflammées, poursuivis par des miliciens à bérêts qui ont l'air de sortir d'une version black-exploitation cheap d'Expendable 2, et qui tiennent des hyènes en laisse...

« Waaaaaaaah ! Au final, peu importe la démocratie, tant qu'on a du SWAGG ! » pense t- on immédiatement devant des images qui envoient autant de lourdeur patate- de- forain d'un coup.

Il paraît que c'est la Crise, que le monde est en train de péter absolument partout, et pourtant tous les soirs on a la gueule de Michel Denisot sur Canal+ qui s'obstine à nous présenter comme de « l'info » la sortie du nouvel album d'un groupe de petits bobos rockers- variété de merde...

« Waaaaaah, t'es sérieux là Michel ? » Mais quand est ce que tout ça va dégager bordel ? Quand est ce qu'on fait le ménage ? Elle est où la fin du monde, qu'on en finisse ? Ca devait être le 21 décembre au soir pourtant !

D'ailleurs le soir avant la fin du monde vous foutiez quoi vous ? Moi j'ai fait mon optimiste, je suis parti essayer d'ouvrir un squat malgré tout, des fois qu'on en rattraperait.

Avec mon pote on s'était donné rendez- vous à 23h45, c'est à dire 15 minutes avant la Grande Fin : j'avais bien repéré les lieux, j'avais prévu un pied- de- biche pour une porte que je croyais en bois, et, après une petite séance d'escalade nocturne, je me suis finalement retrouvé face à une porte blindée,

comme un con, et les douze coups de minuit ont alors sonné avec une certaine ironie !

Je suis rentré bredouille, sous la pluie, avec mon sac de sport sur le dos : voilà ma soirée de fin du monde ; le jour suivant, le soleil s'est finalement levé sur mon échec, c'aurait été con de finir la dessus, j'aurais droit à un deuxième essai.

Alors, en attendant que ça pète, question à dix- mille points : comment continuer de s'inventer une vie de rebelle anarcho- autonome ultra stylée ?

Rappelle toi, c'était le bon temps : le temps où tu pouvais te balader à la fac habillé tout en noir, le livre « L'insurrection qui vient » de Tiqqun dépassant de la poche, promenant un air hautain sur tout et tout le monde en maugréant dans ta barbe des trucs archi- radicaux, et quand on te demandait « T'es un toto ? » tu prenais un air méprisant et tu répondais « Pfffft ! Ca veut rien dire ! ». Trop de la balle cette époque quand t'y repense, même si en fait je crois que y a que dans ta tête que ça devait être stylé.

De toute façon maintenant la question ne se pose plus : être un « toto » c'est clairement devenu has- been.

C'est à Canal+ qu'ils doivent se les bouffer : ils ont investis lourd pour sortir une saison de leur série policière « Engrenages » mettant en scène le « terrorisme d'ultra- gauche », sauf qu'entre temps la mode du « toto » s'est cassé la gueule et plus personne n'y croit. C'est précaire la magie du show- business : t'essaie de vendre une mouvance secrète de punks marginaux et d'anarchistes clandestins assez déter' pour faire exploser des bâtiments ou assassiner des PDG à la kalach' en mode « Action Directe », et au final tu te retrouve avec des fils à papa en Quechua même pas foutus de poser un tag sans se foutre de la peinture acrylique sur les pattes... y a tromperie sur la marchandise ou je m'y connais pas !

C'est une question d'époque je crois, tout se met à manquer de swagg, tout se barre en couille : d'abord on nous supprime le Club Dorothé, ensuite des dessins animés comme « Ken le survivant », « Les chevaliers du zodiaque » et « Dragon- ball » sont remplacé par « Pokémon » et « Yu-gi-ho », c'est-à-dire qu'on remplace des dessins animés de surhommes qui se tapent dessus avec leurs poings jusqu'à se découper en morceau, par des ados qui se battent avec des animaux de compagnies et des cartes à jouer.

A ce moment là tu te dis que ça peut pas être pire, que c'est juste une mauvaise passe, que c'est la fin du 20e siècle qui veut ça mais que le début du 21e siècle va commencer et qu'on va pouvoir rebondir, que les trucs archi- stylées vont recommencer...

Mais non ! Ensuite de ça Jean- Marc Rouillan, le mec d'Action Directe, sort de prison et se rapproche aussitôt du NPA ! C'est quoi ce bordel ? Un mec qui a capitalisé sa street- cred' pendant près de 20 piges au placard dépense tout en bonbons dès sa sortie, et bafoue sa thugerie si durement payée en rejoignant un groupuscule de profs et de fils de profs représentés par un mec qui s'appelle Poutou.

« Waaaaaah, t'es sérieux la, Jean- Marc ? POUTOU quand même quoi ! »

T'imagines : on met le héros joué par Robert De Niro dans « HEAT » comme colistier d'Eva Joly aux prochaines municipales ? Truc de ouf quand même !

Mais bref, je m'égare, je m'égare, je ne sais plus où j'en suis... ah oui : comment continuer de s'inventer une vie ? Pas facile ! Je connais des gens qui font avec les moyens du bord, par exemple le truc à la mode chez certains en ce moment c'est d'essayer de s'inventer une vie de hooligan.

Bon, vu que c'est des totos dont je te parle, tu te doutes bien que c'est pas au Parc des Princes que ça fait du supporterisme hein, pas fous non plus, là je te parle de s'inventer une vie de supporter du Red- Star.

JE SAIS : dis comme ça, ça à l'air complètement ridicule, mais y en a qui y croient à mort, ou qui avaient un besoin dingue de s'acheter une crédibilité prolétarienne ; t'façon c'était ça ou se syndiquer à la C.G.T, et ça aurait quand même été trop bête de se mettre à avoir une activité militante.

Je te l'ai dit : « on s'emmerde », faut bien comprendre que ce dont on a besoin, dans les milieux radicaux, c'est de s'inventer des vies, se raconter des histoires, se prendre pour des oufs ... après tout on n'a pas tous eu la chance d'avoir été pauvres et/ou « issus de l'immigration », on n'a pas tous eu la chance d'avoir des raisons bien concrètes de se révolter, contrairement à ces salauds de pauvres qui préfèrent devenir intérimaires, ou qui vivent leur vie de dealer en regardant « Plus belle la vie » à la télé en attendant les clients au lieu d'attaquer les keufs au brelic comme ils devraient le faire d'après nos fantasmes issus de soirées télés à se mater « Menace 2 Society » en boucle.

« Putain, quelles scènes de bâtard !!! »

Finalement, on s'emmerde tellement que j'en arriverais presque à aller à la fac ! Si je me rappelle bien, la dernière fois que j'y ai posé un arpion c'était en septembre, pour mon traditionnel marathon de partiels de rattrapages, l'occasion de revoir la mif, toute l'équipe des glandeurs gauchistes qu'ont rien branlé de l'année, qui ont tous leur 10-15 matières à retaper, qui ont commencé les révisions 24 heures avant leur premier partiel, qui arrivent une heure en retard, embrouillent le prof et lui font du forcing pour rentrer, qui connaissent même pas le sujet du cours ni même le titre de la matière, qui s'en souviendront pas une demi-heure après être sortis de l'épreuve :

« *T'étais en partiel de quoi là ?* »

« *Gro' ... JE SAIS MEME PLUS !!!* »

Et qui auront leur année quand même ! A l'arrache, mais qui l'auront !

« *T'as fait comment pour réussir à passer ?* »

« *Gro' ... JE SAIS MEME PAS !!!* »

Les partiels de rattrapages c'est un peu comme ces soirées pourries qui font office de piqûres de rappel pour t'inciter à rester chez toi certains soirs : on se met en mode « vrai étudiant » deux semaines par an, on voit comment ça pue la merde l'université et on se guérit pour un an de la tentation de venir y refoutre les pieds, ou en tout cas d'aller en cours.

Cela dit, tout n'est quand même pas si chiant que ça, avec un soupçon d'imagination et de fantaisie les partiels ça peut même être l'occasion de se marrer un coup, comme par exemple lorsque t'as 1000 personnes qui essaient de rentrer au même moment à travers une porte de 1 mètre de large (et qu'un connard n'a rien trouvé de plus intelligent pour gagner sa vie que de vérifier une par une les cartes des étudiants) et qu'à ce moment précis où ça part en mode « Super Smash Bros Melee » t'as un petit malin qui se met à hurler très fort :

« *NON ! JE VEUX PAS ALLER AUX DOUCHES ! NOOON !!!* »

Une fois que tu t'es accordé ce minuscule plaisir idiot, et que t'as clashé un ou deux profs qui essaient de te mettre un coup de pression quand tu rentres en te disant où tu dois t'asseoir (« *Appelle moi Rosa Parks, j'm'assied où je veux bâtard !* ») et après que tu te sois rassis, tout fier de ta petite minute de rébellion genre « *Attention, c'est moi l'anarchiste de la fac !!!* » qui n'impressionne personne ... après ça tu t'assied, tu prend ta copie et tu fais comme tout le monde : t'avales tes douze kilomètres de bite et tu dis merci !

Et tu remercie le bon dieu de la république qui a fait « *l'égalité des chances* », grâce à laquelle tout le monde peut espérer (peut-être) réussir sa vie du moment qu'il sait fermer sa gueule, ou ne l'ouvrir que pour avaler les couleuvres qu'on essaiera de lui faire bouffer.

La « *formation universitaire* » c'est ça en scred', tu croyais que ça voulait dire quoi « *Transmission des savoirs* » toi ?

Certains étudiants sont même devenus de tels experts en avalage de chibres qu'ils les achètent carrément à la découpe :

« *Je vous en met combien ?* »

« *Oh, mettez moi en une bonne cinquantaine de kilomètres, c'est pour une soutenance de thèse !* »

Bref, après une demi-heure à gratter sur ma feuille de partiel de socio les quelques conneries que j'ai apprises par cœur à l'arrache dans le RER avant de venir :

« *L'interdépendance des acteurs dans le champ relationnel ... blablabla* » je finis immanquablement mon temps de présence obligatoire en gribouillant des bites, des « S » américains et des têtes de Donald sur ma feuille, tout en rêvant un peu.

Mode « divagation » activé :

« Je débarque en chemise hawaïenne, short de bain et lunettes de soleil dans le bureau du directeur de l'U.F.R de socio et je claque la porte derrière moi !

Il me regarde, interloqué, et essaie un :

« Monsieur, vous désirez ? ».

Avant qu'il ait eu le temps de comprendre quoi que ce soit, je déboutonne mon calbute, je sors mes couilles et je les poses sur son bureau, et là je lui fais :

« Regarde les bien, enculé de ta mère: tu me met combien maintenant ? »

Un peu décontenancé, il se ressaisit néanmoins, sort une lunette de bijoutier de sa poche de costard et se met à inspecter mes couilles d'un œil expert.

Son examen terminé, il fait une moue approbatrice et dit :

« Honnêtement, là, je vous met 20/20 ! »

Je rengaine mes burnes à leur endroit habituel tout en lui disant :

« C'est bien, t'as tout compris, mais maintenant ferme quand même bien ta gueule, fils de pute ! »

Mode « divagation » brutalement interrompu

« La première heure est maintenant écoulée, ceux qui le désirent peuvent sortir !!! »

Si je le « désire » ? T'es sérieux là ?

Je saurais pas bien définir « désir » au sens un peu romantique du terme, mais ça correspondrait certainement pas à ta gueule en tout cas !

Si je le « désire », hé l'autre ! Il était temps que je me casse d'ici ouais, j'allais commencer à me taper des films où je jouerais un hybride de Mohamed Merah et de James Holmes (sans la perruque orange, faut pas déconner non plus, mdr) et où je ferais un carton au fusil d'assaut en plein milieu de l'amphi'...

Le seul détail idiot qui m'empêche vraiment de sauter le pas, hormis le prix du matos et les piges de ferme qui s'ensuivent, c'est que « La tuerie de Nanterre » c'est déjà une marque déposée et que, du coup, ça risquerait de sentir le plagiat.

Tant qu'on en parle, j'ai jamais réussi à piger comment autant de soi- disant anarchistes, libertaires, gauchistes et lalali lalala arrivent à faire des taff' de pions, de chargés de T.D, de profs ...

Mais... mais... attends... qu'est ce que je raconte moi ? Y a QUE ça chez les militants en fait !

Tu veux savoir le profil type d'un gauchiste ? Attend, bouge pas, je te fais une liste presque complète, c'est, au choix : un prof ; un fils de prof ; un lycéen/étudiant qui fait du babby-sitting (c'est-à-dire qui assume un remplacement de l'autorité parentale... « A bas l'autorité et la famille ! » LOL) ou qui est surveillant dans un bahut / un thésard qui est chargé de T.D à la fac / un éducateur spécialisé / un assistant social ...

Pour résumer, tu veux savoir ce que c'est un gauchiste dans la vie si tu lui enlèves son déguisement ? Et bah c'est ça : un petit keuf raté.

C'est bien de parler de « l'exploitation du prolétariat » (lolmdr), mais quand faut choisir entre faire du contrôle social ou bosser à MacDo le choix est vite fait, il s'agirait quand même pas de gaspiller tout ce beau Kapital Kulturel qu'on a acquis à la maison, hein !

Le plus marrant c'est les excuses de tous ces p'tits bâtards pour justifier le fait qu'ils assument leur fonction tout en faisant mine d'être critiques dessus :

« Mais je sais très bien que la fac/l'école est une institution de reproduction et de contrôle social, JE SUIS SOCIOLOOOOOGUE quand même (et syndiqué avec ça), et moi aussi je suis contre, et je suis d'ailleurs le premier à le dire...

MAIS !!! »

Y a toujours un « mais » !

*« MAIS si mes élèves **ne jouent pas le jeu**, qu'est ce que je peux faire ? »*

Tu veux savoir ? Tire toi une balle ! On t'expliquera après !

« *Jouer le jeu* » : faire ses études, c'est-à-dire prendre un chemin parmi d'autres pour rejoindre le monde merveilleux de l'exploitation économique c'est un « jeu » maintenant ?

Bah y a que toi que ça amuse alors, et c'est seulement parce que, dans ce « jeu », c'est toi qui fais la banque.

Après tu t'étonnes que tous ces petits cons gauchistes soient si hautains, si prétentieux, si méprisants, quand ils te parlent tu te dis « *Pourquoi ils parlent aux gens comme à des gosses ?* » mais parce que C'EST LEUR TAFF A LA BASE : te prendre pour un demeuré à qui ils vont gentiment expliquer la vie pour le guider pour son propre bien.

Bienvenue chez nos amis les z'étudiants-militants : du futur petit cadre, du flic raté, du maton à la petite semaine... beurk !

Moi qui espérait, avant d'y venir, qu'à la fac ça serait comme dans une série américaine, moi qui avais d'ailleurs choisis le campus de Nanterre rien que pour ça : je m'attendais, d'un jour à l'autre, à voir les quaterbacks sillonner le campus à bord d'un pick-up, avec des pompom-girls à l'arrière, en arrosant de la bière sur tout le monde pendant que les enceintes cracheraient du Sum41 à fond la caisse... et en réalité, le premier jour où je me pointe, des mecs qui ont des pin's avec la tronche de Lénine essaient de m'alpaguer pour me faire signer une pétition ou me vendre un putain de journal appelé « *Le Bolchevik* » !!!

MAIS C'EST QUOI CE BORDEL ???

Moi je croyais que ça allait être comme dans une comédie musicale romantique : d'un coup on s'arrêterait tous pour se mettre à danser en chantant, y aurait un bal de promo où on arriverait en limousine et costard, on aurait des histoires de cœur passionnantes... Rendez-moi mon teen-movie bande de bâtards !!!

De toute façon qu'est ce que j'espérais ? Avec mes « z'origines z'ethniques » dans une série j'aurais tout juste décroché le rôle de faire-valoir du héros, le rôle du bougnoule gentil et rigolo avec une attitude crypto-gay, parce

que ça rassure le public blanc hétérosexuel de voir que les bougnoules c'est que des bouffons et des pédés.

C'aurait été ça ou le rôle, encore pire, du « bougnoule- qui- se- fait- buter- dans- les-cinq- premières- minutes- d'un- slash-movie »... tu connais je suppose :

« Ali, va inspecter la cave de ce chalet perdu au milieu des bois où il y a déjà eu un quadruple meurtre avec acte de barbarie il y a dix ans et où on a décidé de venir faire la fête ce week-end sans prévenir personne. Pendant ce temps là nous on t'attend tous au premier étage avec la musique à fond pour pas t'entendre crier ; ça t'apprendra à venir faire des attentats du 11 septembre chez nous sale bâtard ! »

« Okay les mecs ! Cool les mecs ! J'y vais les mecs ! Trop délire les mecs ! ».

De toutes façons la vie ne ressemble pas à un film américain, elle n'y ressemblera jamais, M6 et TF1 devraient être attaqués en justice : ils ont promis un monde trop swagg à une génération d'enfants et le monde n'a jamais tenu ces promesses, on ne vivra pas d'aventures et on n'en sera pas le héros.

Tu sais, LE héros : un mec, un blond, un blanc, viril, hétérosexuel, un winner... cette espèce de bâtard il nous a matrixé toutes ces années où on le trouvait trop stylé à l'écran, sauf qu'il ne nous a pas dit que la filière était bouchée et qu'il n'y avait plus de postes à pourvoir.

A ce qu'il paraît y a seulement trois types de personnages dans la dramaturgie hollywoodienne :

- le héros : il a de l'ambition personnelle mais il a aussi des principes moraux ;
- le méchant : il a de l'ambition personnelle mais il n'a pas de principes moraux ;
- et le loser : il a des principes moraux, mais il n'a pas d'ambition personnelle.

A la rigueur, depuis qu'on fait semblant de bouleverser les « codes du cinéma », le méchant peut désormais être un héros lui aussi, mais jamais le loser, le loser lui c'est ce qu'on a appelé un *anti- héros* : vu qu'il a des principes moraux ça aurait pu être un héros, oui mais seulement voilà, son manque d'ambition personnelle ne fait de lui qu'une image en négatif du héros.

De toute façon, le héros « classique » n'existe pas, la coexistence de l'ambition de réussite et des principes moraux ça n'existe pas, sauf pour ceux qui croient encore à la propagande ; la réalité est un monde peuplé de méchants et de losers, voir de méchants losers ou de losers méchants, point final.

Chez les militants on est les losers ! C'est comme ça, c'est la dramaturgie qui veut ça ! La Révolution n'est pas *un dîner de gala*, à ce qu'il paraît, encore moins une série du dimanche après- midi sur M6.

On aura beau se payer un voyage aux U.S.A pour les plus chanceux d'entre nous, même la bas ça ressemblera pas aux séries, tu rentreras jamais dans ta télé, faut que t'oublies, si tu veux t'inventer une aventure bourre toi la gueule le samedi soir comme tous ces bolosses en essayant de te convaincre que t'es en train de t'amuser, sinon contente toi d'espérer faire la Révolution un jour !

Mais, la « Révolution », c'est bien joli mais, à supposer que ça arrive, après on branle quoi ?

T'imagines : passer ta vie en k-way dans une ferme autogérée pourrav', avec rien à faire de ta journée et de toute façon tu t'es levée à 17 heures, à fumer du tabac bio sans nicotine ni agents de saveur, à te peler le cul en hiver, à te taper des Assemblées Générales pour décider du menu vegan du lendemain, à passer ton temps à éplucher des légumes ou à les faire pousser, à niquer avec des gens qui théorisent le fait de pas se laver ni de mettre du déodorant, à pas pouvoir sortir une bonne blague dégueulasse ?

Bref : tu veux vivre dans un monde qui ressemble à un truc genre la ZAD ? T'as fumé ou quoi ? T'as vu ta gueule ? Nan mais sérieux : est ce que tu t'es vu connard ? Tu crois que tu donnes envie ? C'est ça que t'appelle « *construire des lieux de vies et des espace de temporalité chai pas quoi des formes- de- vie machin- truc* » ? Mais t'es malade ou quoi ? Si c'est ça ton monde idéal garde la pêche !

Moi je rêve de Miami, calibré, chemise hawaïenne, grattes- ciel, grosse caisse et sizzurp ... des aventures de ouf, des explosions, des courses poursuites en bagnole, de l'action, du sexe trop pas déconstruit ... « *T'façon toi t'es pas déconstruit, t'es démoli !* » m'a dit un jour mon pote Bastos en rigolant, il avait raison.

La « société du spectacle » m'a retourné le cerveau sa mère, je peut toujours parler de « *spectacle* » dans mes textes mais en vrai je suis matrixé un truc de ouf, j'ai beau savoir que mes désirs m'ont été imposés par ma putain de télé mais c'est plus fort que moi, et j'ai même pas envie que ça change parce qu'à trop traîner dans le milieu militant j'ai finalement l'impression que leur « *déconstruction* » et tous leurs tralala c'est rien d'autre qu'un putain de lavage de cerveau comme un autre alors « *Nique ta mère dispositif disciplinaire !* ». Faites vos *vies quotidiennes* sans moi

« *Moi et mes rhey on part sur la Lune, amuse toi bien en Meurthe- et- Moselle !* ».

Et amuse toi bien à N.D.D.L !

Je sais, c'est pas bien d'écrire tout ça, de parler comme ça, d'étaler mes mauvais côtés, mes faiblesses et mes défauts plutôt que de chercher à m'inventer une vie et de vouloir donner des leçons.

Quand je lis certains textes je suis presque jaloux de voir l'assurance avec laquelle certains arrivent à écrire leurs conneries, et sans rigoler en plus : tous ces bons petits soldats sans défauts ni faiblesses, ces blocs de certitude bien lisses et sans imperfections, gonflés de tout plein de supers mots du genre « *temporalité* », « *espace- temps* », « *praxis* », « *corps* », « *transcender* », « *déconstruire* », « *avec rage et courage* » et blablabla...

Attends, j'essaie : « *Dans l'espace- temps du capitalisme, l'émergence d'une praxis transcendera la temporalité qui s'impose sur les corps et nos vie quotidiennes que nous déconstruirons avec rage et courage* » tu vois le genre ?

Au fait, tant que j'y pense je demande : y a encore des gens qui se font chier à lire ce genre de trucs de merde ?

Je veux dire : a part la police, ceux qui les écrivent et ceux qui les lisent pour foutre de leurs gueules ?

Y a des gens, on a l'impression qu'ils existent que sur Internet, parce qu'en vrai tout le monde est toujours d'accord pour dire que ce genre de texte c'est des textes de bolosses (et heureusement, ça me rassure) mais du coup on se demande bien qui c'est qui les écrit ...

L'autre jour je tombe sur un texte sur « *JuraLibertaire* », un truc qui devait bien faire dix paragraphes de baratin imbuvable à propos de la forêt, de cérémonie vaudou et de je- sais- plus- quoi ... je jette un coup d'œil juste sur la dernière ligne histoire de me faire une idée :

« *Il est temps de faire corps avec la nuit.* »

« Waaaaaah ! T'es sérieux là ? » J'ai bien fait de pas lire ! Par contre QUI VA LIRE CA ? En entier ? Nan mais : en vrai ? Qui c'est qui se fait chier à se farcir en entier ces putains de textes ? Levez la main !

Parce que moi, à lire ça, « *je fais corps avec l'ennui* » et c'est tout ! Et BIM ! Comment j't'ai cassé ton délire !

Okay, ça se fait pas de tailler, je sais, mais c'est pas méchant hein ! Juste que y en a, des fois, faut qu'on leur dise d'arrêter un peu de se la raconter comme ça, parce que c'est chaud quand même !

« *Ca sert à rien de s'inventer des vies gro'* » comme disait mon pote Scat- Cat, avant d'ajouter

« *Surtout si tu portes pas tes couilles après !* » (ouais, il est un peu comme ça mon pote Scat- Cat, mais c'est un bon gars, hein, 'tention !).

Y en a ras- le- cul des textes pétés comme ça, parce que ça donne une image pourrie et fausses des militants, et ça décourage les autres de s'exprimer.

C'est vrai quoi, c'est toujours les mêmes qui jactent, c'est toujours les trouduc', les peines- à- jouir et les idéologues dogmatiques qui monopolisent la parole, qui écrivent les textes, et ce sont toujours les gens cools qui ferment leur gueules et qui osent pas s'exprimer de peur de passer pour des ignorants, de peur de pas écrire aussi bien que les intellos, de pas avoir des pensées assez radicales et assez puristes, de peur de se faire reprendre, engueuler, corriger, alors que c'est ces gens là qui auraient le plus de trucs intéressants à dire en fait.

Pour ma part j'en ai rien à carrer, tant pis, j'écris comme je parle en vrai, et je raconte un peu de la merde, laissez moi tranquille, je suis peut- être pas assez radical, j'ai encore un pied dans le monde actuel, je sais pas où je vais à vouloir le changer, je sais même pas ce que je veux vraiment, je suis vulgaire et grossier, je suis aliéné, je bouffe au macdo', je mate la télé, je glande sur facebook, je disciplinerai ni mon orthographe ni mon vocabulaire et ta *novlangue* de révolutionnaire de mes couilles tu peux te la

carrer droit dans ton cul, je suis pas déconstruit moi je suis démolé et, t'sais quoi ? J'te pisse à la raie si t'es pas content !

Dans les milieux radicaux on se traite souvent de « fasciste » ou de « stalinien », sans même toujours savoir de quoi on parle ; pour moi, être un facho ou un stal' ça commence au moment où tu te prends un peu trop au sérieux dans ton délire, quel qu'il soit.

Y en a qui devraient péter un coup quand ils écrivent, ça leur ferait du bien et ça nous ferait des vacances, y en a marre de lire ces textes lisses et sans relief, ces déclarations de guerre de bons petits soldats pleins de certitudes, cette façon de parler issue de cinquante générations d'universitaires de merde, j'ai pas quitté l'école pour me retaper des conneries pareilles, vous me faites chier avec votre lavage de cerveau vous aussi, avec ces mots que vous répétez comme des perroquets, alors maintenant quand je vois écrit le mot *temporalité* je « sors la kalash' comme à Marseille ».

T'façon, les militants super- radicaux, si tu les écoutes parler d'eux même tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, tout le monde il est super- déconstruit et irréprochable sur le papier, mais bizarrement qu'est ce qu'il peut y avoir comme grosses merdes en vrai... c'est toujours les plus puristes en parole ou à l'écrit qui sont le moins intéressants dans les rapports humains réels... c'est toujours plus facile de parler et plus dur de faire, hein.

Hé la famille, on s'en bat la race, nique les bolosses et leurs textes flingués : soyez vous-même, racontez vos conneries, vos coups de gueules, à votre manière, avec vos mots, votre vocabulaire, avouez vos défauts, vos désirs inavouables et vos contradictions de gens pas assez radicaux, pas assez déconstruits, pas assez puristes, pas sûrs d'eux, plutôt que de vous planquer derrière des grandes phrases et des grandes idées à la hauteur desquelles personne n'arrive, de toute façon, jamais.

Ce texte n'est que la confession d'un bouffon : c'est ce que je suis actuellement, un pauvre bouffon qui se débat dans ses contradictions, un pied dans la matrix du monde actuel et un pied dans on-sait-même-pas -trop-quoi !

C'est pas terrible comme position, mais quiconque se croit plus avancé que moi n'est rien d'autre qu'un putain de fumiste doublé d'un mytho, finalement je suis avantagé parce que je sais ce que je suis et je l'assume.

Je pense pas être un modèle, je ne glorifie pas mes conneries, je ne prescris à personne de faire ce que je fais ou de penser ce que je pense, je prescris juste d'être honnête vis-à-vis des deux, et de savoir ne pas trop se prendre au sérieux des fois, on ne change pas la société dans une fuite en avant théorico- radicale, en s'inventant un personnage, on avance pas- à- pas, en reconnaissant à chaque fois la merde dans laquelle on est et qu'on bouffe, et en assumant d'en être là.

Ca mène à quoi de passer son temps à faire la critique radicale- de- la- mort de tout si on n'est jamais foutu de nous foutre un peu de nos propres gueules ?

Donc j'assume d'être un bolosse, et je m'en bat la race, j'assume d'être le loser de la dramaturgie classique, t'façon j'écris pas pour me faire aimer, pour faire croire que je suis un révolutionnaire romantique trop stylé, j'écris pas pour me faire des amis ou

m'intégrer à un « milieu », ce serait même plutôt le contraire, j'écris pour faire chier le monde, en commençant par tous ces militants radicaux qui me cassent les burnes et qui ont pas franchement une meilleure tronche que le monde pourri qu'ils veulent abattre et dont ils sont un des pires produits.

Aucun « révolutionnaires » n'est un héros, le « révolutionnaire » n'est qu'un personnage grotesque, un mélange entre le monde réel et l'embryon d'un drôle de monde imaginaire ; les révolutionnaires sont des monstres bizarres, des bouffons un peu touchants, un peu drôles, un peu pitoyables.

Mes vrais potes ne sont pas des révolutionnaires ni même des militants, ils trouvent « bien » ou « sympa » ce que je fais, voir ils s'en foutent ! Avec les militants, sauf quelques exceptions, on est pas des potes, plutôt des collègues, des « camarades » comme on dit.

Je m'en fous, c'est pas grave, on n'est pas là pour s'aimer, je lutte par nécessité, pas pour me faire plaisir et j'emmerde les délires affinitaires !

Autant le dire tout de suite, ça servira à rien de polémiquer sur ce texte par Internet, ceux qui ne sont pas contents de ma façon de m'exprimer peuvent d'ors et déjà se foutre le message suivant où je pense, et ce sera mon mot de la fin :



Les aventures de **Chômeur-Laser**



Très tôt le matin,
vers 17 heures, Luigi
lit son courrier

*J'espère que c'est
des bons de
réduction
Pizza Hut, mdr !*



Mais que ???

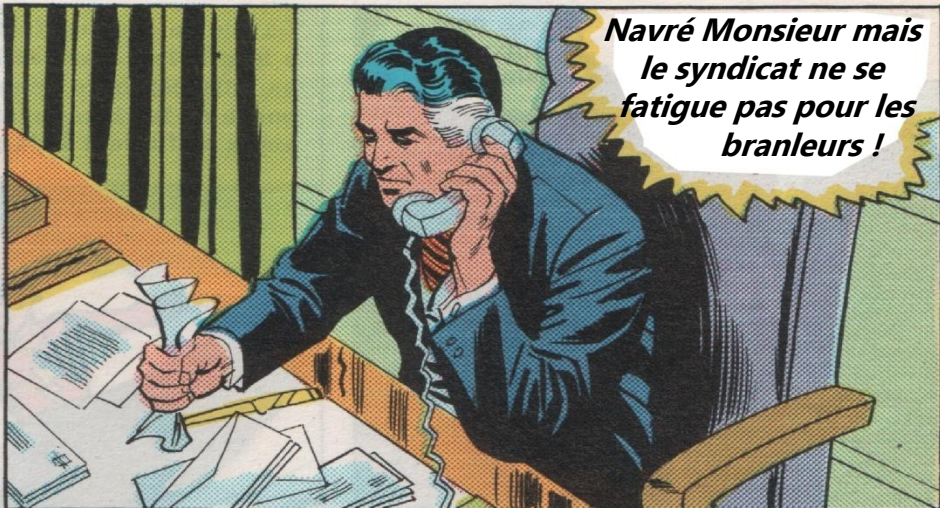
Merde !



Lorsque les forces du mal de l'état et du Capital veulent le forcer à travailler ou lui sucrer ses alloc', Luigi Tonilio devient Chômeur-Laser grâce à ses pilules magiques qui lui donnent une super-force pendant une heure seulement (pas davantage parce qu'il a la flemme de travailler plus, faut pas déconner non plus).

Par flemme Luigi appelle d'abord le syndicat.

La CAF m'a lourdé, vous pourriez faire un truc ? Je vous soutiens, la famille, j'ai lu un de vos tracts une fois, alors faites pas vos crevards !



Navré Monsieur mais le syndicat ne se fatigue pas pour les branleurs !



**C'est pas en fumant des clopes devant Dexter qu'on construit le socialisme !
-CLIC-**

**Allô ?
Allô ?**

Yzont raccroché ces bâtards !!!

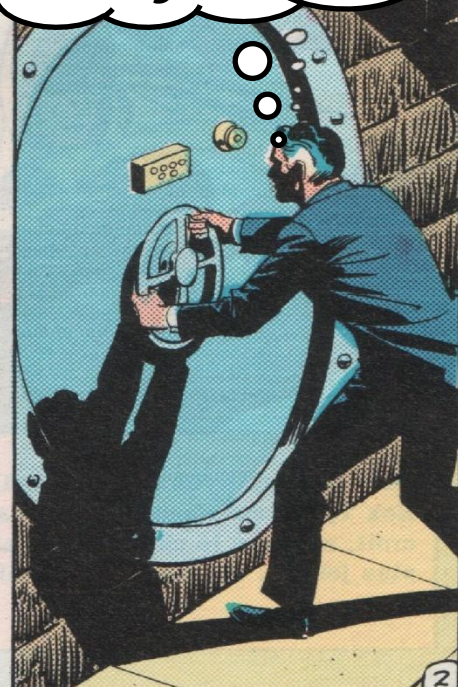


Quand je pense qu'un jour je leur ai filé de la thune en leur achetant un cornet de frites dans une manif du 1^e mai !

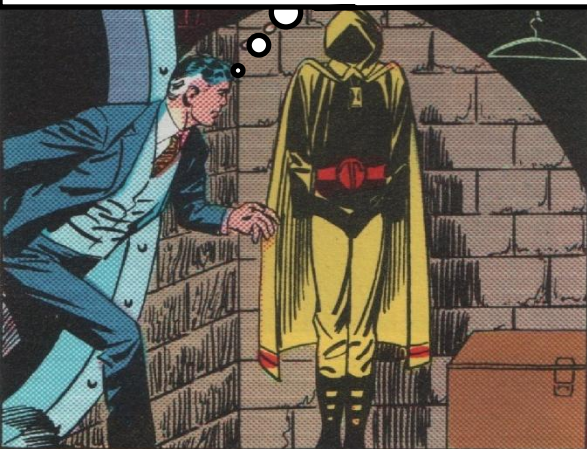


Il descend alors dans son repaire secret ...

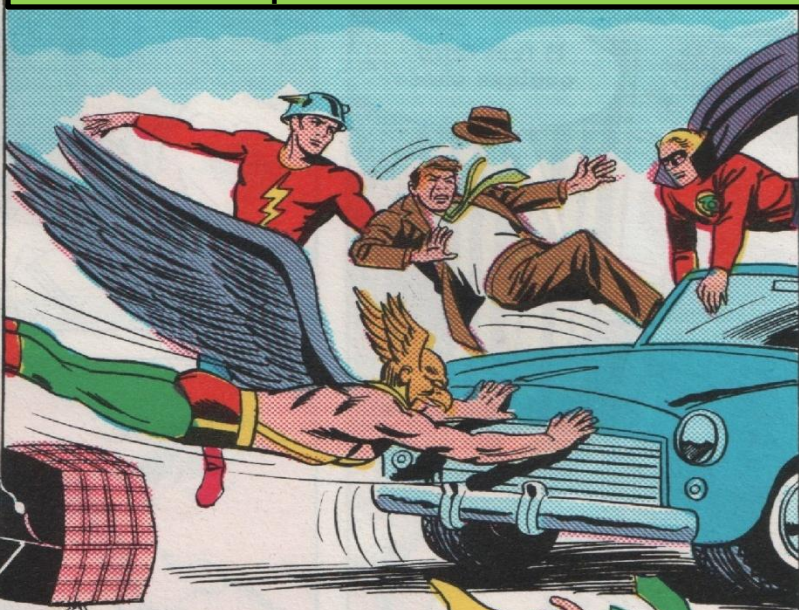
**Et ma série qui commence dans 1h...
J'dois grouiller !**



'tain j'aurais jamais du laisser un militant LGBT me dessiner mon costume, la dernière fois des fachos ont cru que je sortais de la Gay Pride et ils m'ont bolossé !!!



A la vue de son costume crypto- gay, Luigi se remémore ses jeunes années où, avec ses amies, ils formaient la bande des « Sœurs&Frères Chômage », l'époque glorieuse de leur inactivité offensive lorsque c'était encore le RMI et que le tabac était moins cher !



Epoque révolue ... mais peut- être pas tant que ça !

A cette époque ils terrorisaient les CAF, les Pôles Emplois, les mairies et les patrons, ils squattaient, volaient et foutaient la merde en vivant au jour le jour, en picolant comme des ivrognes et en se défonçant la tête ! La belle époque en somme !



La plupart des potes de l'époque sont morts, à l'H.P ou en zonpri maintenant...

Au fait il sort quand le prochain skeud de *Coutoentrelesdents* ?

Une seule pilule et Luigi devient *Chômeur-Laser* !!!

Chômeur- Laser se dirige vers la CAF qui lui a sucré ses alloc'

Avec la CAF j'ai l'habitude d'avaler des pilules ! Lol !

N'empêche : mon RSA est aussi payé par l'impôt sur le revenu des keufs ! MDR !

8:27

8:32

De la lumière : ils doivent être en train de se débarrasser de mon dossier ces bâtards !

8:35

Allez collègues !! On se dépêche de faire disparaître le dossier de ce putain de parasite social !

Tu sais ce qu'il te dit le parasite wesh ?

8:37

Chômeur - Laser !

Il vient rétablir son dossier RSA !

Pas question !

Faites pas vos crevards comme ça, j'ai cherché du taff ce mois ci, je vous le jure... pendant au moins 30 secondes sur internet, MDR !

Chômeur - Laser !

Il vient rétablir son dossier RSA !

Pas question !

Faites pas vos crevards comme ça, j'ai cherché du taff ce mois ci, je vous le jure... pendant au moins 30 secondes sur internet, MDR !

Chômeur - Laser !

Il vient rétablir son dossier RSA !

Pas question !

Faites pas vos crevards comme ça, j'ai cherché du taff ce mois ci, je vous le jure... pendant au moins 30 secondes sur internet, MDR !

Chômeur - Laser !

Il vient rétablir son dossier RSA !

Pas question !

Faites pas vos crevards comme ça, j'ai cherché du taff ce mois ci, je vous le jure... pendant au moins 30 secondes sur internet, MDR !

Mais c'est que vous faites du zèle !

WHANNGG

8:38

Qu'est ce que vous y gagnez à faire ce job en plus !

THWAKKK

8:38

Va te trouver un stage et lâche nous, sale gratteur d'allocations. Nous on a un taffe au moins !

Bosser pour un patron ? Y a pas moyens ! Mais j'ai besoin de sous pour me payer le DVD de Expendable 2

...et un paquet de Snickers ! MDR !

8:38

Va te trouver un stage et lâche nous, sale gratteur d'allocations. Nous on a un taffe au moins !

Bosser pour un patron ? Y a pas moyens ! Mais j'ai besoin de sous pour me payer le DVD de Expendable 2

...et un paquet de Snickers ! MDR !

8:38

Va te trouver un stage et lâche nous, sale gratteur d'allocations. Nous on a un taffe au moins !

Bosser pour un patron ? Y a pas moyens ! Mais j'ai besoin de sous pour me payer le DVD de Expendable 2

...et un paquet de Snickers ! MDR !

8:38

La fonction publique
c'est plus ce que c'était
hein ?

A comic book panel depicting a scene of conflict. On the left, a superhero character with a yellow hooded cape and a black mask is shown from the chest up, looking towards the right. He has a red belt with a circular emblem. In the center, there is a large, stylized flame or explosion effect in shades of red, orange, and yellow. To the right, a man with brown hair and a blue prosthetic eye is shown in a dynamic pose, wearing a red jacket and black pants. He appears to be holding a blue object, possibly a weapon or a tool. The background is a simple light blue with some motion lines. At the bottom center, there is a small rectangular sign with a red border that displays the time '8:38' in a stylized font. A speech bubble from the superhero contains the text 'La fonction publique c'est plus ce que c'était hein ?'.

A qui le dites vous ?

KWHAMMM

8:39

5

Et merde, je me suis fait avoir par derrière !
Voilà ce que c'est d'avoir un régime à base de bière et de clopes !!!
Ils ont du me croire mort et me jeter là ! Les idiots !



Je sais plus quelle heure il est du coup ! Merde ! Je vais rater mon épisode de Dexter ! Fais chier quoi ! Comme si j'avais que ça à foutre ! Vivre sans bosser ça peut être fatiguant des fois !



Pendant ce temps, les fonctionnaires s'activent !

Où est ce que tu as abandonné le cadavre ?

Par ici ! Juste derrière le refectoire !



Quel cadavre ? Ne vendez pas la peau du Chômeur avant de l'avoir radié !



Il en fallait plus que ça pour tuer un mec habitué à manger des surgelés de chez Liddl bande de bouffons !

Ouille !

Haha !



Tu vas goûter à la puissance de mon haleine de café-clope, bâtard ! Attention !





Et mon Shlag-Punch pour finir !
Fais dodo !

AMM

?

De retour dans les bureaux de la CAF !



Wesh mais tu fais quoi ?
T'essaie de foutre le feu
à mes archives ?

T'as pas de vie sociale ou
quoi ? Rien de mieux à faire
de ta life ?

JE FAIS MON
TRAVAIL
MOI !!



?

MDR ! On dirait un gamin qui se
cherche des excuses « C'est un
grand qui m'a dit de le faire » !
Et si ton job c'était de sauter par
la fenêtre tu le ferais ?



C'est facile de
critiquer tout le
temps mais moi je
dis : tu proposes
quoi à la place ? Si
tout le monde
faisait comme toi...

Et si tout le monde faisait
le flic comme toi y aurait
plus personne à surveiller.
Et ça te dérange pas de
faire un taff de bâtard
comme ça ? Je croyais
que les fonctionnaires
étaient tous de gauche
moi !



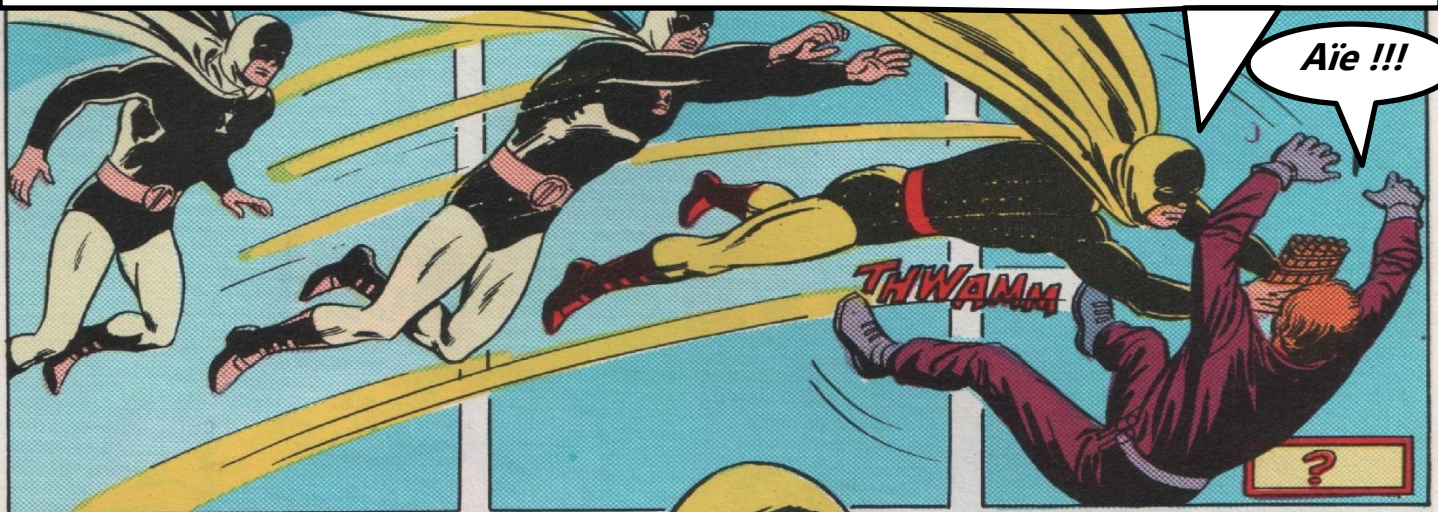
?

Un peu que je suis de
gauche : je suis au Front
de Gauche, crétin ! Ha !

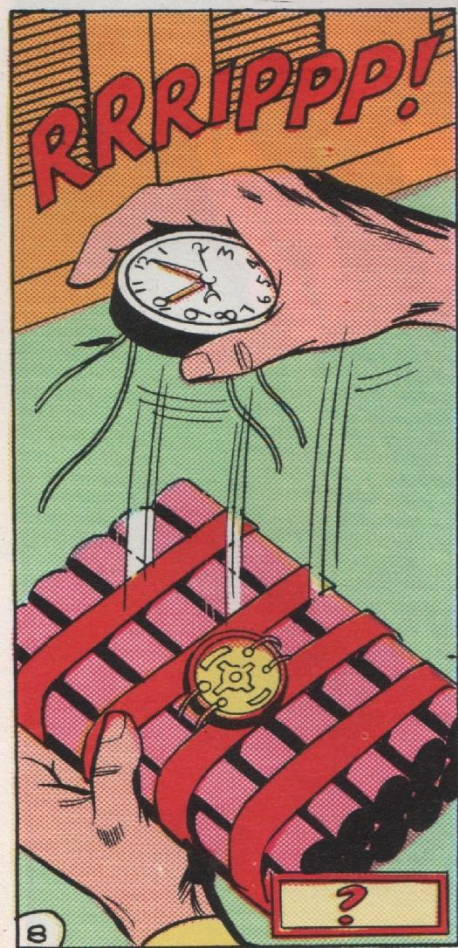


?

Ah ouais je vois : le genre de petit connard qui s'imagine qu'il a deux fois plus de bonnes raisons de se comporter comme un bâtard parce qu'il est « de gauche » et « qu'il le fait dans l'intérêt de tous » ! En scred' vous êtes comme les mecs de droite mais en plus hypocrites ! Ca me fout le seum tiens !



Du TNT ? Carrément ? Faut vraiment voter Front de Gauche pour être si déterminé dans la connerie ! La débilité des socedem' est tellement profonde qu'elle en devient messianique des fois !



Haha et maintenant tu pleurniches, à croire que les réformistes c'est que ça : des staliniens manqués et des pleurnichards !

Ouiiin !! Je le dirais à Jean-Luc, t'as pas le droit de critiquer le Front de Gauche !



Au fait quelle ... 9h45 ... merde, voila, j'ai raté Dexter !



Avec toutes ces conneries, Chômeur-Laser en avait oublié sa série. Mais tout finit quand même bien !

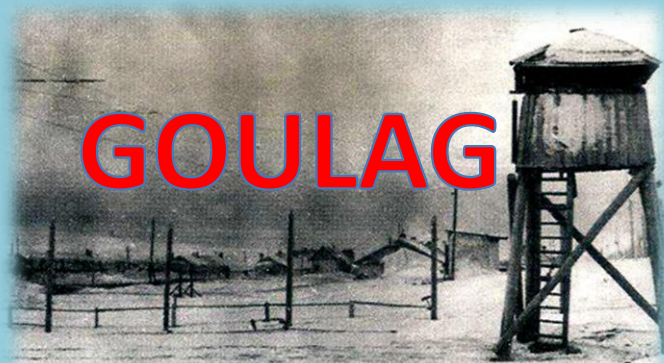
Marre des Kilos en trop ?

Essayez le régime « GOULAG »

**Perdez du poids tout en construisant le
socialisme dans un seul pays.
Du sport, des rencontres et une
rééducation idéologique vous
attendent alors : plus besoin d'exil
fiscal, essayez le régime GOULAG !**



MINISTÈRE
DES AFFAIRES SOCIALES
ET DE LA SANTÉ



GOULAG

Maison fondée en 1934



EN ATTENDANT LA PROCHAINE
RÉFORME...

La supercherie de l'Université commence avec ce mensonge selon lequel elle constituerait un monde à part de la production économique, une soi-disant société d'initiation intellectuelle, un cocon en dehors de l'Histoire chargé de former, bien à l'abri, les *penseurs* de demain.

Or il n'en est rien, l'Université est un secteur parmi d'autres de la production économique, secteur dont la fonction est surtout de former des futurs *travailleurs*.

Le « statut » d'étudiant n'est qu'un statut de transition en attendant l'intégration de celui-ci au sanctuaire de la production : s'il lui arrive de se salarier durant ses études, l'étudiant ne se salarie bien souvent que pour pouvoir étudier, et il n'étudie généralement que pour se salarier ensuite ; le *salarial présent* de l'étudiant est le simple moyen financier de ses études, et le *salarial futur* est le but encore incertain de celles-ci : en attendant l'étudiant n'a que son statut d'étudiant pour lui servir de promesse.

Et c'est parce que ce statut n'est rien d'autre qu'une *promesse* que les étudiants peuvent être si aisément les sujets de tous les rackets, de tous les renoncements, de toutes les soumissions, de tous les marchandages et de toutes les séparations.

Le rôle d'étudiant est un rôle charnière : il n'existe qu'*en-devenir* dans la *valeur* (dépendante de son diplôme) de futur travailleur qu'il doit devenir, dans les rôles potentiels qu'il est appelé à jouer ultérieurement dans le salariat ; ce que nous appelons « rôle d'étudiant » n'est pas *un* rôle figé mais un *processus d'identification* à un futur statut, et les différentes façons d'intérioriser l'impératif de le mener à bien.

« L'étudiant » est en réalité une figure de propagande protéiforme, un surplus idéologique qui vient s'ajouter à tel ou tel contrôle local de la future main d'œuvre, le visage souriant de l'intégration paisible à l'exploitation économique.

Comme tous les rôles sociaux, « l'étudiant » fonctionne par des injonctions diffuses à la conformité, en fonction des divers dispositifs localement en vigueur : il y a le dispositif « étudiant en droit » et les subjectivités standards qui y sont assignées, comme il y a le dispositif « étudiant en sociologie », mais il y a aussi le dispositif « partiels », le dispositif « enquête de sociologie », il y a le dispositif « fête », le dispositif « conférence-débat », le dispositif « UNEF », le dispositif « cafétéria » et ainsi de suite, du plus général au plus fin, et jusqu'aux caméras de surveillance des établissements universitaires et à l'agencement des locaux.

L'étudiant n'*existe* pas concrètement, il n'est jamais *présent*, simplement il *circule* et *fonctionne* avec plus ou moins d'intensité dans des façons de penser et de faire plus ou moins *conformes* au modèle qui tend localement à s'imposer.

L'université appelle à jouer un rôle bifide : d'un côté il s'agit de jouer, à l'état embryonnaire, le rôle de futur travailleur que nous sommes appelés à devenir ; et de l'autre il s'agit de jouer le rôle d'étudiant lui-même.

Il y a de la tristesse à voir avec quelle facilité navrante les étudiants en sociologie se mettent à singer le rôle de « sociologue », les étudiants en droit le rôle de « juriste », et ainsi de suite, à les voir se bâfrer si complaisamment de la bouillie identitaire qui leur est servie, à les voir se vanter d'avoir déjà si bien intériorisé le vocabulaire adéquat à leur aliénation future qu'ils le reprennent déjà machinalement comme de bons petits automates.

Ainsi, en attendant de devenir une *valeur économique*, une *marchandise* (le travailleur) l'étudiant doit fonctionner comme *spectacle*, comme *image socialement valorisée* de son rôle (qui n'est pourtant qu'un *moyen*) comme si celui-ci constituait une *fin* en soi.

Dans l'étudiant, comme dans la marchandise, c'est finalement la même misère réelle qui s'écoule de toutes les fissures d'un mythe tenace entretenu à son sujet.



On dit tout et n'importe quoi de l'Université sauf ce qu'elle est réellement ; il nous revient donc le facile et beau rôle de dire les évidences de base, qui paraîtront des banalités à certains, celles-là même que l'on essaie d'étouffer sous les pleurnicheries de la « transmission des savoirs » dévoyée que les sociaux-démocrates nous ressortent à chaque mobilisation ; en peu de mots, le système éducatif est une unités de production capitaliste, c'est-à-dire qu'il réalise le procès de valeur du futur travailleur-marchandise ; et le système éducatif est également une institution disciplinaire, c'est à dire simplement qu'il façonne des façons de voir, de penser et de se comporter, qu'il fait intérioriser des normes, qu'il opère une mise en conformité éthique des individus, un achèvement de leur réduction quantitative pour qu'ils soient mis sur le marché et puissent y circuler sans incidents.

Même les profs les plus « gauchistes » passent à côté des évidences premières, au premier rang desquelles arrive déjà le système de notation : une note ne peut pas évaluer l'*usage* du savoir, et quand bien même elle le pourrait, la nécessité économique à laquelle la note est suspendue (note = diplôme = travail = argent = survie) fausserait déjà la donne.

C'est à tout un chacun de déterminer l'usage qu'il veut et doit faire du savoir qu'il acquiert, mais l'étudiant n'apprend pas dans l'optique de faire usage de sa connaissance, il étudie dans l'optique d'avoir à bouffer un jour !

C'est d'abord en ce sens que la *liberté d'étudier* qu'on nous oppose au moment des blocages est une idiotie, étudier n'est pas un *droit* ni une *liberté*, c'est une des diverses modalités proposées pour *obéir à un impératif* unique : intégrer la sphère de l'exploitation économique ; toute analyse de l'université et du statut d'étudiant doit partir de là.

Cette mystification de la *valeur d'usage* sur la *valeur d'échange*, qui n'est pourtant pas neuve, est le non-dit autour duquel tournent toutes les pseudo-critiques réformistes de l'université, même chez les enseignants autoproclamés « anticonformistes », car il révèle un secret soigneusement dissimulé : les professeurs ne sont pas dans le même bateau que les élèves, au contraire, ils occupent une position dominante consistant à procéder, par la notation, au procès de valeur de ceux-ci, c'est-à-dire, quoiqu'on en dise, que la formation universitaire est toujours principalement une *formation professionnelle* : la formation de la valeur du futur travailleur.

Derrière l'argument superficiel du contrôle de connaissance la note indique, en réalité, une partie du prix auquel pourront espérer se vendre les étudiants une fois mis sur le marché du travail.

Si nous tombons d'accord avec ces autocollants de merde qui pleurnichaient que « *Les élèves ne sont pas des clients* » c'est uniquement parce que nous savons que l'étudiant est, au contraire, une *marchandise* dont la valeur est en formation.

Si nous tombons d'accord avec ces badges de merde qui pleurnichaient que « *Le Savoir n'est pas une marchandise* » ce n'est que dans la mesure où nous savons bien que le « savoir » n'est que l'étiquette de la véritable marchandise universitaire : le futur travailleur ; et que ce qui est réellement *consommé* par l'étudiant, c'est son propre temps de privation de liberté.

Le système disciplinaire et le système marchand étant indissociables, le dispositif de notation s'insère dans l'appareil disciplinaire global de contrôle social de l'enseignement, dans lequel le pseudo-savoir dispensé n'est pas la *fin*, mais le *moyen* exercé sur nous dans le racket de notre temps libre ; pour assembler quelques paragraphes de banalités, il nous faut en passer par un enchevêtrement de contraintes : inscriptions, frais financiers, achat de matériel, réveil, transports, heure de pointe, horaires, salle de cours, règlements, autorités diverses (autorité du maître, autorité de l'administration, autorité para-policière des vigiles...).

Le terme « consommer le cours » n'est pas à prendre à la légère, sous une acception superficielle, il n'exprime pas le *rapport monétaire* vis-à-vis du savoir universitaire, mais un *rapport d'usager* d'un dispositif : ce qui est « consommé » dans le cours, c'est à dire détruit sous sa forme finie, ça n'est pas l'enseignement intellectuel mais le *temps de liberté* prélevé sur les corps qui, comme *temps payé, ne revient plus* ; du moins, il ne revient plus sous la même forme, puisque en tant que temps de travail mort il revient sous la forme coagulée que nous connaissons bien : la *valeur*.

Ce que le diplôme universitaire sanctionne finalement, c'est l'achèvement d'une mise en *conformité éthique* au système marchand et indique, en conséquence de cet apprentissage de la soumission, le prix auquel le travailleur pourra décemment espérer se prostituer : la *valeur* du travailleur c'est la *quantité de temps de liberté* qui a été extrait du corps avec son propre consentement, la *quantité de travail d'autocontrainte* que celui-ci a effectué pour s'autoproduire ; et le diplômé est finalement ce sous-homme qui a écrasé ses *qualités* pour en faire des *compétences* mesurables, qui a fini d'opérer sa réduction quantitative, qui a vaincu en lui toutes les résistances qui faisaient barrage au contrôle, pour pouvoir enfin être balancé sur le marché du travail.

Pour se convaincre de notre propos, tout étudiant est invité à jeter un œil au livret de n'importe quelle U.F.R. : le coefficient de valeur d'une unité d'enseignement dépend uniquement de son volume horaire, c'est-à-dire : 24 heures, 48 heures ou 72 heures.

La « crise de l'université » contre laquelle on nous mobilise depuis des années se manifeste en premier lieu par une crise du statut d'étudiant, c'est-à-dire sa valeur : on va jusqu'à nous ressortir pour l'occasion le mythe de l'Université dont la mission première serait un « *service public de la formation intellectuelle* » en oubliant que la mission première de l'université n'a jamais été que de procéder à la reproduction sociale, et qu'elle ne s'est ouverte aux classes populaires que depuis quelques décennies seulement (et encore faut-il voir dans quelles proportions).

Ce qui inquiète véritablement c'est que l'étudiant n'est plus une figure aussi valorisée qu'avant, ni socialement ni économiquement, et toutes les pseudo « réflexions sur l'université » s'arrêtent sagement à ce constat larmoyant que la marchandise « étudiant » ne se vend plus, ou de plus en plus mal ; mais défendre la « *valeur de nos diplômes* » n'a jamais donné lieu, semble-t-il, ne serait-ce qu'à l'embryon d'une réflexion un tant soit peu cohérente chez certains de nos amis « anticapitalistes », qui ont visiblement arrêté de lire *Le Capital* à sa couverture.

Il serait peut-être temps d'arrêter de gober la propagande sociale-démocrate : *libérer le savoir* ne passera ni par le sauvetage du système d'enseignement supérieur actuel ni du *statut* des professeurs et encore moins de la *valeur* des diplômes, mais au contraire par la liquidation de la *valeur* et de tous les statuts d'autorité garants de sa reproduction, à l'université comme partout ailleurs.

La misère de l'étudiant n'est rien d'autre que celle d'une autre figure bien connue, avec laquelle il se recoupe : le *prolétaire* ; et ainsi de ce triste constat : rien ne relie *positivement* les étudiants entre eux, rien d'autre qu'une exploitation à laquelle ils sont sommés de s'identifier.

Si les « étudiants », derrière lesquels tous les militants professionnels courent en nasillant leurs petits baratins de séduction, ne semblent plus avoir comme dernière décence que de se foutre au moins autant des « mouvements étudiants » que des « élections universitaires » ce n'est peut-être pas tant qu'ils n'éprouvent pas d'intérêt pour cette fumeuse « chose commune » qu'ON voudrait (leur) administrer, mais c'est peut-être bel et bien que cette seule chose en commun qu'ils aient c'est *rien*.

Cette absence de commun résulte d'une privation, et ce dont on prive les étudiants c'est de la capacité à *penser leur situation*, c'est-à-dire à se connaître comme pris dans l'alternative politique de la *soumission* ou de la *révolte* à leur exploitation ; à la place on les maintient dans le coma artificiel de la *neutralité*, bien à l'abri dans le nid idéologique douillet de « l'Université » qui, soi disant, développerait leur esprit critique pour qu'il n'ait pas à *subir* mais à *construire* leur propre futur.

Ce qui se passe réellement derrière cela (surtout dans les « sciences-humaines ») est bien connu : l'université comme lieu de production de la *critique séparée* (séparation justifiée au nom de la *neutralité scientifique* du chercheur) n'est rien de plus qu'un long apprentissage détourné de la résignation professionnelle et de sa justification intellectuelle.

La méthodologie du chercheur universitaire est parfaite et pensée sur tous les points, sauf le plus important et le plus têtue : elle ne débouche sur *rien*, la *mise à distance* du chercheur n'est pas une mise à distance *intellectuelle* vis-à-vis de son objet d'étude, comme il voudrait se le faire croire, mais une mise à distance de la *conclusion* pratique que celle-ci implique.

Il ne parle peut-être pas toujours pour ne rien dire mais il *pense systématiquement pour ne rien faire* ; il pense d'autant mieux qu'il ne fait rien.

L'enseignement supérieur reproduit l'existant en reproduisant la séparation entre le *politique* et la *critique* : aux uns (commerçants, économistes, financiers, juristes) le monopole de *l'action sans conteste*, aux autres (sociologues, psychologues, anthropologues, philosophes, journalistes) le monopole de la *critique sans actes*.

Il est donc parfaitement normal que l'Université abrite sa propre critique, si radicale soit-elle, et ce pamphlet est d'ailleurs (comme on s'empressera de nous le faire remarquer) un exemple type de *critique universitaire* de l'université, mais, comme il a été dit ailleurs, celle-ci n'empêchera ni les étudiants d'*étudier*, ni les professeurs de *professer*, et encore moins les fonctionnaires de *fonctionner*.



Les différentes activités pseudo-culturelles qui s'offrent à nous ne sont que des béquilles qu'ON nous tend pour que nous puissions encore nous mouvoir sans trop de mal dans le monde de la marchandise après qu'on nous ait soigneusement amputés de nos deux jambes.

La filière « médiation culturelle », par son seul intitulé, est un aveu en-soi de ce qu'est la culture en terme *d'organisation de la séparation* : l'aliénation n'est plus seulement la distance qui sépare le travailleur de son produit mais également celle qui sépare le consommateur-spectateur de la marchandise ; la *société du spectacle* ne signifie rien de plus que l'extension de l'aliénation et du règne du quantitatif hors de la seule sphère de la production économique, leur colonisation de la totalité de la *vie quotidienne*.

Par le *divertissement*, il s'agit de nous distraire préventivement de ce vertige qui nous guette, à savoir que le *prolétariat* auquel nous appartenons est un statut *en suspens* qui ne se maintient par-dessus sa *négativité* que par défaut, c'est-à-dire que *l'ordre établi* n'est jamais *réellement établi*, il est, pour nous, une permanente défaite sans bataille sur un empire de passivité, un immobilisme précaire sans cesse suspendu à l'éventualité du moindre événement, et le *divertissement* est ce qui vient conjurer l'évènement en occupant *déjà* l'espace laissé vacant par le contrôle social ; il est une *diversion*, un *détournement* de la *dimension politique* de notre situation.

Si le capitalisme a d'abord dû s'imposer, au niveau économique, par l'établissement du rapport de production dominant (le salariat) et la soumission du *travail* au *capital*, il s'est également imposé, au vingtième- siècle, sur le terrain de la vie quotidienne avec la colonisation des rapports sociaux par la logique marchande véhiculée par le spectacle.

C'est ainsi que la culture est devenue un des derniers et des plus importants secteurs d'offensive de la société capitaliste, et c'est la même odeur de merde, qui accompagnait jadis le travail aliéné, qui accompagne désormais les loisirs aliénés : séries télévisées, concerts de rock, festivals de danse contemporaine, journées-théâtre ou expositions d'art plastique.

Pas besoin d'argumenter sur la plus ou moins grande créativité qui s'exprime dans l'œuvre proposée à la consommation, le propos n'est pas là, peu nous importe le spectacle d'une *créativité autre* : cette créativité n'est pas la nôtre, et cette dépossession est tout ce qui nous importe.

Sous le capitalisme l'*artiste* est un producteur spécialisé, d'un secteur spécialisé de la production économique, dans une société qui fonctionne elle-même sur la spécialisation des tâches : ainsi la reconnaissance sociale de la créativité particulière de l'artiste est socialement déterminée *a priori* par la dépossession en bloc de la créativité des spectateurs, qui sont finalement invités à contempler, sous forme fragmentaire et coagulée dans telle ou telle œuvre particulière, le spectacle de ce dont ils ont été privés eux-mêmes à l'échelle globale, et qui ne leur revient plus que sous la forme morte du travail d'*un autre*.

Ainsi du *lien magique* qui unit l'artiste à son public dans le spectacle, ce sentiment *transcendantal* que le public croit ressentir dans la contemplation de l'œuvre artistique qui n'est rien d'autre qu'une forme de *totémisme*, à savoir l'externalisation de la puissance sociale transférée dans un objet, devenu objet de seule contemplation.

Inutile de pousser les hauts cris si nous démontrons rapidement le mythe de l'*artiste*, nous en sommes désolés mais l'aliénation due aux rapports de production et à la division du travail n'a pas miraculeusement épargné le secteur de la production culturelle, pas plus qu'un autre.

Or, la consommation aliénée ne nous enchante pas plus que la production aliénée car que ce soit dans le travail ou dans la consommation l'abondance de la marchandise-spectacle ne revient jamais vers le spectateur que comme « *abondance de sa dépossession* ».

Avec la *marchandise-culturelle*, l'étudiant est également la cible privilégiée d'une autre illusion, celle du *temps-libre*, qui occupe une place prépondérante dans la propagande moderne, dont les sitcoms télévisées sont l'exemple parfait, à la fois comme *temps de consommation des images*, et comme *images de la consommation du temps*.

Le temps de consommation des images est le champ où s'exerce le spectacle comme *instrument* (par exemple, par le médium télévisuel), et comme *but* que celui-ci présente, but s'octroyant le monopole de l'apparence.

L'image de la consommation du temps, quant à elle, est ce pseudo-*temps libre* représenté comme désirable selon une des diverses modalités standardisées proposées par l'industrie du loisir.

Prenons l'exemple concret d'une sitcom américaine (« *How I met your mother* ») :

ce programme nous présente des stéréotypes de la petite-bourgeoisie progressiste américaine (un architecte, une institutrice, une journaliste, un avocat écologiste et un businessman cynique) vivant des aventures incroyables pendant leurs heures de loisirs, aventures déjà incroyables par ce fait étrange qu'elles ont toute la capacité de se dérouler (sans empiéter sur leur sommeil) en dehors du temps de travail, travail qui n'est presque jamais représenté, tout étant fait pour convaincre le spectateur que le temps de loisir constituerait un *temps à part*, autonome et propice à des aventures fantastiques, permettant une réalisation individuelle et un renforcement et un approfondissement des liens collectifs.

Propagande grossière, évidemment, il suffit de s'adonner à une de ces minables alcoolisations puériles qui entrecoupent les heures de cours des étudiants pour découvrir le fossé qui règne entre le spectacle et la vie réelle : malgré le fait que les étudiants tentent d'imiter les héros des séries qu'ils consomment, l'*aventure* n'est jamais au rendez-vous de la fête.

Comme le disait ce slogan griffonné sur un mur de Paris, un beau jour de mai :

« *Dans une société qui abolit tout aventure, la seule aventure qui demeure est l'abolition de cette société !* »

Notre vie quotidienne tend ainsi à être moulée sur les modèles dominants de prêts-à-porter identitaires générés par le divertissement de masse, propagande que nous sommes sommés d'ingurgiter avec application, que nous sommes sommés de prendre pour modèles de nos petits *ego*, ego que nous nous acharnons encore à tenir encore, comme un commerce dont nous tendons à devenir les représentants infatigables.

Si la « pute » semble constituer une figure transgressive chez certains libéraux-libertaires c'est peut-être parce que le commerce de soi tend à constituer le modèle dominant des relations sociales dans le monde de la marchandise, et que l'auto-entrepreneuriat volontaire représente quelque chose qui serait comme la réalisation du compromis historique entre capitalisme et socialisme rêvé par les gourous progressistes et les cybernéticiens, compromis qui, sans prétendre abolir le rapport de production capitaliste, prétend au moins le rendre le plus horizontal possible : chacun son propre patron et son propre salarié à la fois, pour une espèce de petite-bourgeoisie planétaire.

Lorsqu'on a dit que « la prostitution est un travail comme un autre » on n'a rien dit, ou plutôt son contraire, car c'est le travail qui est une prostitution ou, plus précisément, la prostitution est l'essence du travail, l'idéal d'une réduction quantitative propagée jusqu'au niveau *intime* de l'être ; de fait l'étudiant, le salarié ou la pute sont, sous différentes formes, une seule et même chose, de la *marchandise*.

Et si l'individu est une *marchandise* c'est déjà du fait que ce qui définit la marchandise c'est le régime de relation entre ses objets : celui de l'échange de valeur.

Ce monde est celui de la marchandise parce que c'est son régime qui y prévaut, y compris dans les relations sociales, et qu'il ne peut continuer de prévaloir que par un travail continu et souterrain de réduction quantitative, opéré par un faisceau de dispositifs.

Le « monde étudiant » ne se maintient comme pseudo-société par-dessus et en dépit de son évidente absurdité que par des fictions rassurantes et une savante distribution de rôles à jouer, rôles structurants qui sont autant de promesses d'intégration à une communauté qui n'existe en réalité nulle part, sinon comme somme des croyances individuelles en sa positivité, comme somme des conformités obtenues par renoncement, et comme somme des dispositifs et des techniques de contrôle les faisant fonctionner *par défaut*.

Ce qui importe, au final, ce n'est pas tant d'arriver à une coïncidence exacte de chacun avec un rôle social particulier mais simplement de maintenir le désir d'y correspondre et/ou la culpabilité/peur de ne pas y arriver plus forts que le désir de s'en extraire, tout en liquidant toute image d'alternative possible à celui-ci.

Ce qu'on entend par *société* n'est en réalité que l'ensemble des moyens mis pour conjurer la *communauté*, l'ensemble des moyens mis pour que la rencontre entre les corps ne produise ni *inimitié* ni *intimité* ; ni *communauté* ni *conflit* ; que les corps n'inclinent ni se repoussent mais se fassent face, se maintenant à la fois suffisamment proches et suffisamment à distance pour ne pas avoir à se connaître *singulièrement*, sinon à travers des rôles sociaux qui sont des avatars de leur *valeur*.

On appelle, entre autres, « politesse » cette curieuse façon de tenir la distance entre les corps pour les plonger dans cet étrangeté forcée qui définit la relation sociale principale sous le capitalisme avancé : l'*hostilité*.

Comme toute aliénation, l'*hostilité* ne décrit ainsi pas un « état dans lequel nous serions plongés », mais « l'effort constant que l'on fait pour s'y maintenir », la consécration par défaut d'une « situation normale » qui constitue le *pouvoir* contre lequel on ne nous répète jamais assez qu'il est « *totalitaire de vouloir se rebeller* ».

Privés de possibilité de convergences ou d'affrontements, les corps immobiles et figés ne peuvent dès lors rien faire d'autre que de *circuler* dans le grand jeu des *relations sociales atténuées*, régi par les lois de l'échange marchand.

Si notre société peut être qualifiée de *spectaculaire-marchande*, c'est que l'individu doit se produire lui-même, c'est-à-dire qu'il doit *produire ses intérêts* sur le devant de la scène sociale, ceci impliquant que ses intérêts soient *représentables*, donc *quantifiables* et satisfaisables *dans la limite des stocks disponibles* ; et c'est au gré de ceux-ci que les individus circulent, et à travers eux qu'ils doivent nouer leurs relations, réduites à des rapports marchands.

Le revers sournois de la médaille, ce qui nous permet toujours d'espérer, c'est que, inversement, toute rencontre, tout penchant ou même toute aversion véritable en quelque point du tissu social constitue un *évènement*, c'est-à-dire l'irruption d'un *sens*, d'une intelligibilité stratégique, un saut qualitatif, si infime soit-il, dans le règne morne du quantitatif, et qui oblige enfin à penser sa situation.

Dire que « *toute amitié est politique* », au fond, c'est simplement dire, de façon un peu « schmittienne » quelque chose d'aussi simple que, par exemple, « *on ne balance pas les potes* » : c'est-à-dire que toute affinité réelle tend à se constituer une *autonomie*, s'affirme comme un *défi*.

Toute personne qui refuse de dénoncer un ami à l'autorité en place vit, même sans le savoir, la *dimension politique* de l'affinité : la seule chose encore à travailler réside dans le degré d'intensité et d'élaboration de celle-ci.

Le vide total d'une catégorie juridique comme « l'association de malfaiteur » en dit d'ailleurs, à elle seule, assez long sur le voile de peur et de suspicion que la loi jette a priori sur toute affinité, sur tout regroupement, tout « corps intermédiaire » qui lui échappe.

Le *communisme* demeure donc non seulement possible, mais encore gestation constante : il réside sous forme d'une *intensité* à venir dans les rapports humains, un degré d'élaboration du jeu de nos penchants capable de déborder les dispositifs du Spectacle, ce grand monologue ininterrompu des subjectivations atténuées, neutralisées auxquelles ON nous assigne.

A l'université comme ailleurs nous vivons dans le monde de la marchandise, et celle-ci a investi intégralement la *vie réelle*, désormais délimitée entre ses deux pôles, le *divertissement* et la *police* qui assurent, chacun à leur façon, que les rapports sociaux restent sagement réifiés à des rapports marchands, et que, dans l'espace marchand, production de soi et reproduction sociale s'opèrent imperturbablement.

La *police*, c'est à dire l'ensemble des dispositifs de contrôle et de régulation chargés d'assurer la mise en conformité des corps pour leur éviter toute *expérience*, toute *rencontre*, toute *convergence* et toute *communauté* ; et le *divertissement* pour leur proposer, à la place, des rôles à jouer et un peu d'autisme à partager, des instants à consommer, des images du bonheur, des aventures standardisées et aliénées, incapables de donner globalement sens à leur existence au delà de la pseudo-jouissance immédiate qu'elles procurent, jouissance immédiatement remplacée par la frustration qui la suit partout, comme le moteur de sa reproduction effrénée, et la *névrose* qui en est l'aboutissement final.

Lorsque les étudiants commenceront à penser leur situation, peut-être seront-ils en mesure d'apercevoir le rapport de force permanent qu'implique le maintien de leur aliénation, de leur statut « d'étudiant », cette mobilisation permanente à se produire eux-mêmes, par leur soumission, comme marchandise-spectacle à valeur pseudo-intellectuelle (voir pseudo-subversive) ajoutée, dont le fragile procès de valeur, qui se perpétue, réforme après réforme, mobilisation après mobilisation, peut également être remis en cause à chaque nouvelle réforme, à chaque nouvelle « mobilisation », pourvu que celle-ci parte enfin de la situation réelle des étudiants, c'est-à-dire de leur misère et du rapport de force que cette misère implique, et non pas de l'image fantasmée qu'ON leur fait entretenir à leur propre sujet, ce *je-sais-tout* qui serait gentiment précaire et romantiquement révolutionnaire, et qui ne demanderait soi-disant rien de mieux que de pouvoir donner son avis pour que la gestion de la misère, à commencer par la sienne, soit « plus démocratique ».

Penser notre situation implique une violence à laquelle nous ne sommes pas habitués, et c'est seulement cette violence que l'on nous reproche à chaque mouvement, à chaque grève, à chaque blocage.

Malgré tous ses inconvénients, le *blocage* est encore une des meilleures et des plus simples façons de dessiner une de ces lignes de front, claires et distinctes, qui font brutalement apparaître la réalité de ces rapports de force diffus.

Toutes ces petites abdications quotidiennes face au prof, au vigile, à l'administratif, au règlement formel ou informel, abdications obtenues par un insidieux *chantage à l'avenir* prennent soudain sens en bloc, l'espace d'un instant : la neutralité n'existe pas, il n'y avait qu'un renoncement général et diffus à se porter à un certain degré d'intensité de présence à sa situation ; il n'y avait qu'un désir de refoulement, une envie de dormir qui se voit contrariée, et qui s'exprime sourdement derrière les protestations pour la « liberté d'étudier », c'est à dire le non-choix d'accepter l'état de chose.

Certes, sur les blocages, tension oblige, les discussions sont rarement à la hauteur des enjeux réels, aux arguments maladroits succèdent des apories réglées par des répliques convenues, la principale étant souvent le fameux :

« *Ouais peut-être que ce que vous dites est vrai, mais moi je m'en fous* ».

Mais grâce au blocage, au moins pour un moment, l'étudiant ne « s'en fout » plus, sa « prise en otage » de quelques heures n'est rien comparée à la prise en otage permanente à laquelle lui et ses congénères nous contraignent quotidiennement par leur soumission muette et durable.

A l'éternelle question stupide « *Qu'est ce que ça vous apporte de faire ça ?* » que l'on nous pose, nous répondons

« *A vous obliger à prendre parti* ».

Aujourd'hui au moins, une saute d'intensité a lieu, et l'étudiant aura pris position, il aura au moins pris position « contre le blocage », donc pris position contre sa propre prise de position, pour son droit abstrait à *ne pas prendre position*, paradoxe qu'il affuble du nom grotesque de « démocratie ».

Pauvre diable !



Malgré toutes les prétentions des militants à « sortir » du milieu universitaire, et malgré le mépris qu'ils affichent pour « l'étudiant » l'université demeure malgré tout, par sa nature, un lieu privilégié de production de la *critique*, même si celle-ci ne se complète que très rarement d'une *pratique* adéquate.

Le snobisme anti- universitaire de certains radicaux ne dissimule souvent que leur mauvaise conscience de classe et le mépris refoulé qu'ils ont d'eux-mêmes : lorsqu'ils brocardent « l'étudiant », ils confondent bien souvent *les* étudiants réels et *la* représentation spectaculaire de *l'étudiant*, dont ils sont souvent eux-mêmes les plus emblématiques.

Quoiqu'il en soit ce snobisme est désuet depuis quelques décennies, déjà de par la prolétarianisation galopante de l'université : nous ne sommes pas les étudiants de mai 68, nous ne sommes pas issus de la même *époque*, nous dit-on, mais surtout pas de la même *classe sociale*.

Nous sommes un peu fatigués des âneries entendues de part et d'autre des barricades : il n'existe pas de lieu de plus ou moins grande légitimité contestatrice, l'université est un secteur économique parmi d'autres, sur lequel il importe tout autant de mener la lutte.

Nous avons pris notre part à ces luttes, nous prendrons notre part à celles à venir, pas pour mendier une amélioration de notre statut, mais pour affirmer notre volonté de l'abolir une fois pour toutes.



****REMERCIEMENTS****

*Mersi à Tlb
davoir corrigé
lé fote
dortograf*

*De rien, mais
tu me lâches
maintenant !*



Les jolis dessins

de Tata Juliette



-5°C

2 MOIS QU'IL NE
RÉPONDAIT PLUS!
JE COMPRENDS
MIEUX MAINTENANT.

HEUREUSEMENT QUE
C'EST PAS L'ÉTÉ,
AVEC L'ODEUR...

ENCORE UN FAINÉANT
QUI N'A PAS PAYÉ
SES FACTURES! IL
N'AVAIT QU'À
TRAVAILLER !

Mr freeze

les patrons au GOULAG

VOTRE PRODUCTIVITÉ
EST EN BAISSE, N° 3778
QUE VOUS ARRIVE T-IL ?
DOIT-ON VOUS ENVOYER
LE PSY ?

NON, ENVOYONS-LUI
MON COACH PÔLE
EMPLOI. ÇA LE
MOTIVERA.

L'APÉRO EST À 12h PAS 12h10
DÉPECHÉZ-VOUS
FEIGNASSE !

OUI OUI !
ÇA VIENT !

OSERAIS-JE
VOUS SUGGÉRER
D'AJOUTER DES
EFFECTIFS ?

À l'enne pas
en feu !

JE SUIS SEUL
SUR CE BLOC
DE GLACE.

POUR ME
SURVEILLER
ELLE EST
TOUJOURS
À L'HEURE !

Faire des
glacés pour
l'après, par-
là franchement...

VIVEMENT
LES 35H !

IL DATE DU
PALÉOLITHIQUE,
LEUR MATÉRIEL !

DÉPÊCHEZ-VOUS,
BARON OU NOUS SERONS
TRANSFÉRÉS À LA MINE DE SEL

LA GUILLOTINE,
C'EST TROP BON
POUR MOI, ONT-ILS
DIT, LES GUEUX !

CRAC
Julius

travailler plus
pour gagner plus
d'ampoules.

Swagg Panther

Contre les bobos



Tard le soir

La mairie a expulsé tous les pauvres du quartier pour héberger des galeries d'art et des bars branchés et maintenant c'est le bordel tous les soirs.

Impossible de pioncer !

Ces bobos à la con se croient rebelles alors que c'est des petits enfants gâtés !



Ils se la jouent « Moi je suis trop un nihiliste de la life, moi je fais pas de politique » grâce à la thune de leur parents qui les met à l'abri !

Et en plus de ça ils ont aucun swagg !

Ces hipsters de merde ont besoin qu'on leur explique les choses, alors on va leur expliquer calmement.

Ils vont voir !

Ils vont comprendre ce que c'est que la lutte de classe, ces pseudo-punks à 2 balles Hop !

Alors les bobos ? On va au concert de Pete Doherty ?



Jean- Baptiste
tu as vu ?




HA !!!

UN NOIR !
Au secours
!!!

Il va voler notre
iPhone et ensuite il
va nous frapper
comme à la récré !

Au secours Police !!!



C'est quand même pas
possible qu'ils soient
aussi cons que ça,
bordel !



BIM !




KRAK!

Aïe ! Mes
Ray- Ban !

Dégagez de
mon quartiers
bande de
boloss', vous
faites trop de
bruit !

Retourne dans ta
cité toi ! On est
pas dans un clip
de Justice ici !



Toi tu vas arrêter
de mettre des pantalons
slims verts, déjà !

Après
t'auras
peut être
le droit de
parler !
Bouffon
!!!

Tu comprend rien au
rock'n roll !
Sale racaille !



Et toi tu piges rien à la lutte de classe ! Sale victime va !

Et j'ai horreur du rock !

Aïe ! Mon piercing !

T'as le swagg
À Laurent
Voulzy !

C'est de la
musique de
bourgeois blancs

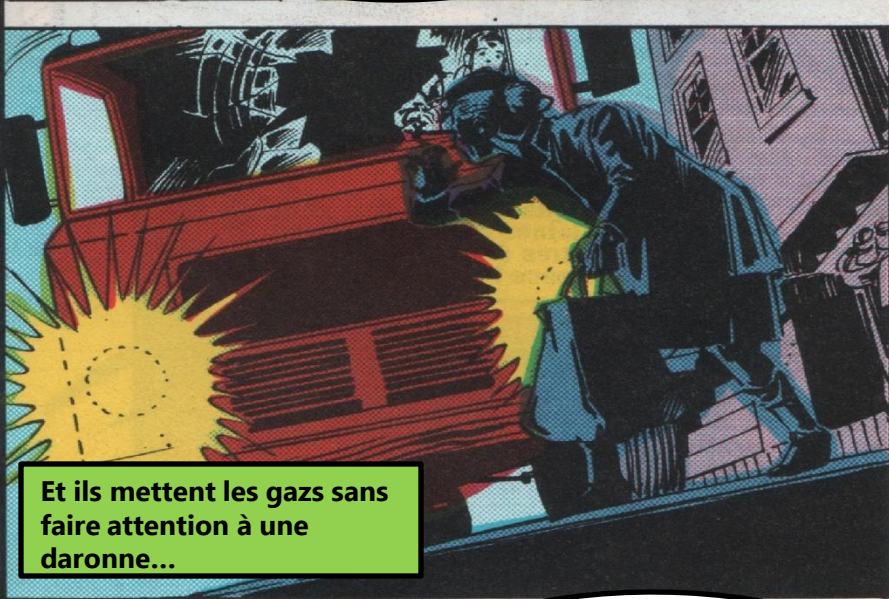
Mec, j'ai rien contre les
blacks : mon dealer est
sénégalais et j'adore le
jazz !!!

Nan mais là tu aggraves
ton cas !!!
Tu fais exprès ou quoi ?



Aaaahhh !
Merde,
le virage !

Swagg Panther tombe du
véhicule ! Les bobos en
profitent pour accélérer
pour échapper à la hagra !



Et ils mettent les gazs sans
faire attention à une
daronne...



Et le pire
arrive !

Non...
NON !!!



'Chier...

Qu'est ce qui
se passe ici ?

Ta gueule sale
keuf, c'est pas
le moment de
me faire iech'



Ces bobos de merde ont
écrasé une daronne ! Je vais me
les faire ! Je sais où trouver
l'agent

de Pete Doherty !

Swagg Panther va aux renseignements

Chez le manager de Pete Doherty

C'est pas Pete, gros porc, c'est moi

Swagg Panther

Encore Pete qui veut sa dose ?
« Pas maintenant petit branleur, tu te shooteras après le concert ! »

Swagg Panther

La terreur des bobos !

Pitié, laisse moi ma salle, demain on doit faire une expo sur Andy Warhol, et la semaine prochaine sur le cinéma Coréen, et dans deux semaines sur Basquiat.

Vous avez colonisé les quartiers populaires et foutu dehors tous les pauvres de Paris, qui se retrouvent parqués en banlieue comme des animaux. Vous remplacez nos maisons par des salles « culturelles » et pendant qu'on crève en périphérie vous vous vautre dans vos fêtes et votre petit apolitisme de bourgeois !

Et dans un mois y a une rétrospective sur le dadaïsme, et dans deux mois une projection sur la contre-culture punk, il nous faut cette salle ! Pitié !

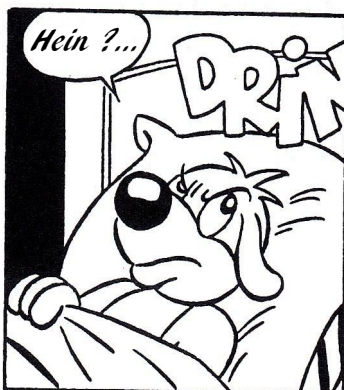
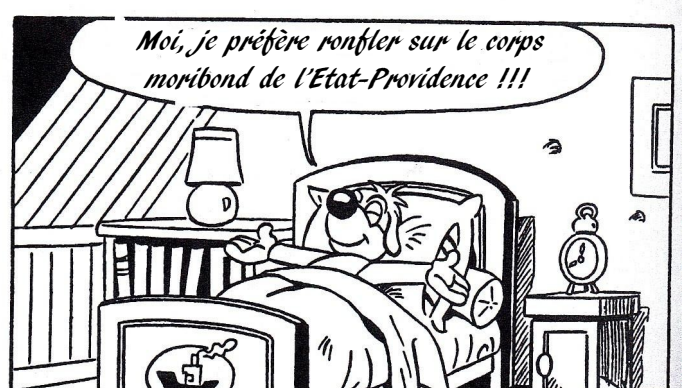
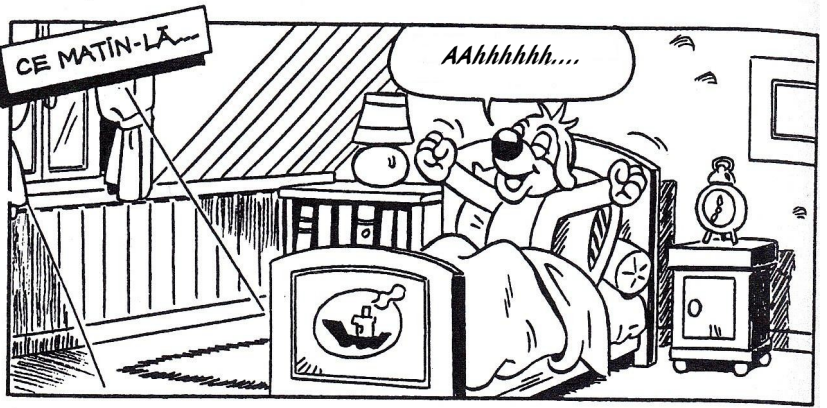
T'as jusque à minuit pour faire tes bagages, après ça je reviendrais avec mon pote Chômeur- Laser ! Pigé ?

A suivre ...

Bim

le toto

Enfin sans-emploi...



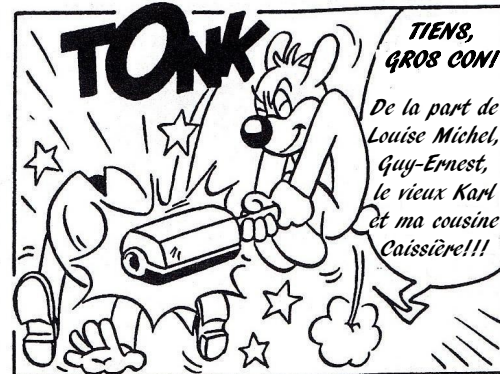
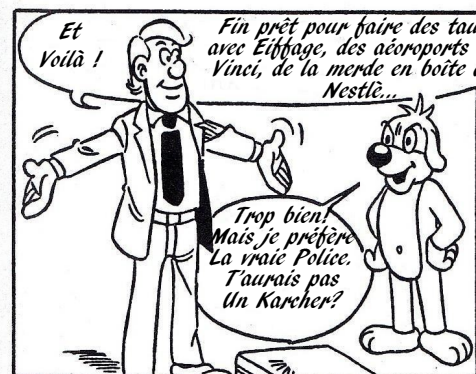
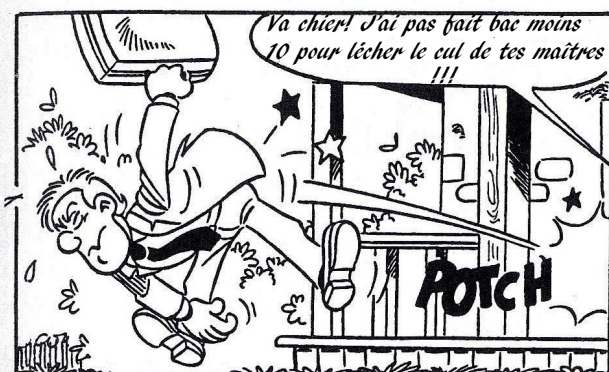
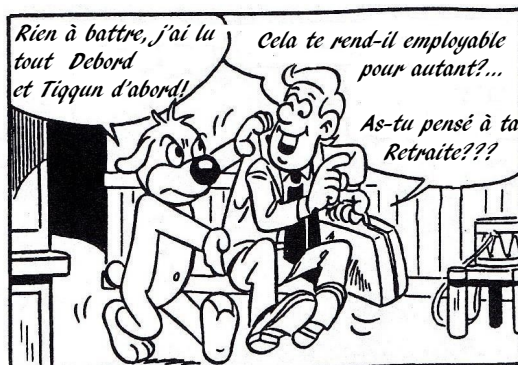
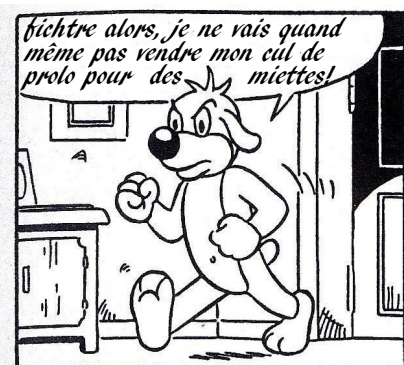
à suivre...

Bim

le toto

Sus au Biopouvoir

Résumé des épisodes précédents: Bim, sale bâtard ingrat, après s'être fait licencié volontairement n'entend pas participer au redressement national et à la Bataille pour l'Emploi. Bien décidé à détourner les subsides de la solidarité nationale et du pacte interclassiste tout en dilapidant l'héritage de sa mémé dans sa maison bio-en-bois-à-chiottes-sèche, il reçoit la visite d'un dévoué travailleur post-universitaire engagé dans le secours aux plus faibles. Mais Bim, cette salope de feignasse éconduit sèchement son bienfaiteur, inconscient qu'il est des enjeux internationaux et ne se souciant même pas de la place de la France dans le monde, mise à mal par des hordes de gentils collaborateurs, de Pékin à Rio en passant par New Dehli! Bim saura-t-il prendre la main tendue et salvatrice de son coach humaniste ou s'enfermera-t-il dans une attitude anti-citoyenne non-productive et individualiste?...



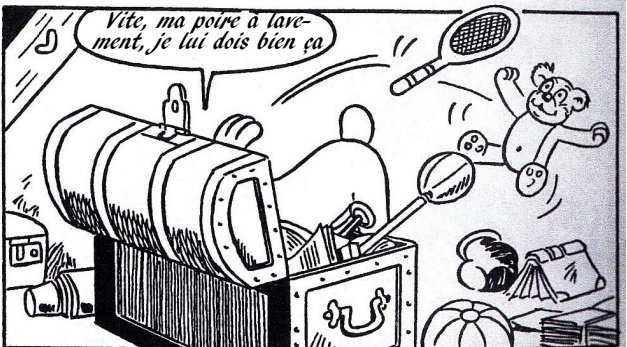
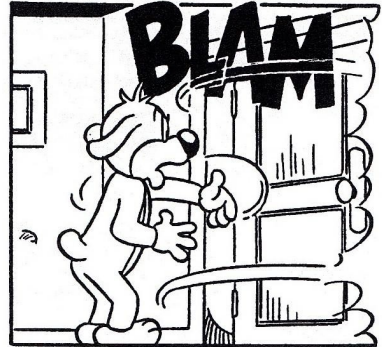
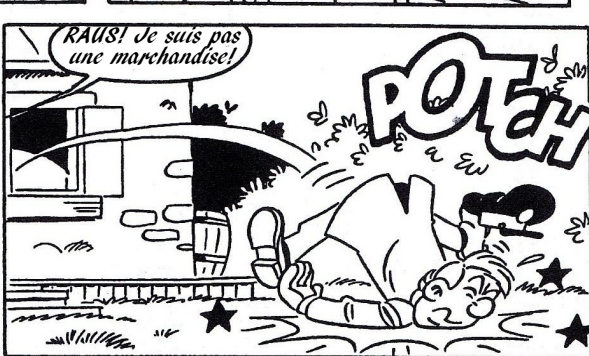
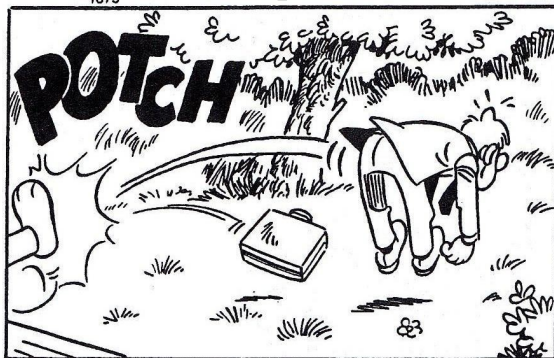
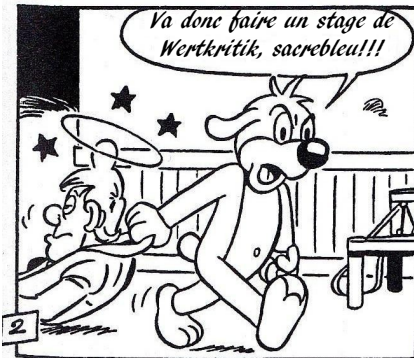
à suivre...

Collectif Môatouseu! / Aucun Droit Réservé - A ne pas imprimer, sale pollueur, t'as pensé aux arbres, aux rivières et aux tritons cendrés, bâtard. A faire tourner sur les ordis nucléaires, c' est plus prop'.

Bim

le toto

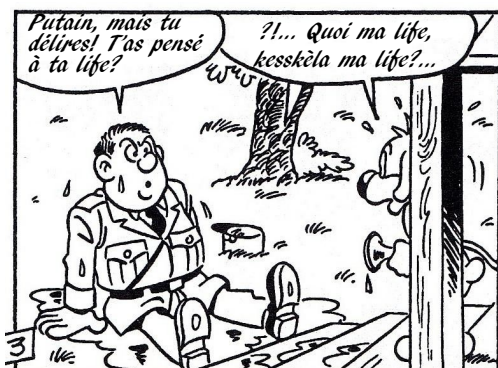
Cerné par les nazes



Bim

le toto

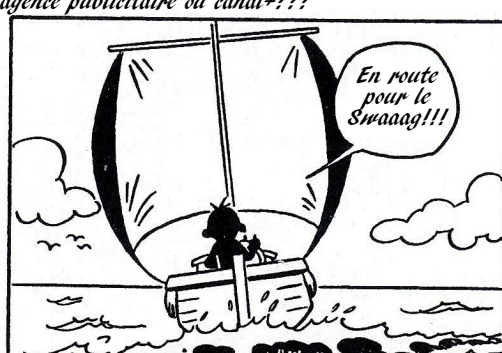
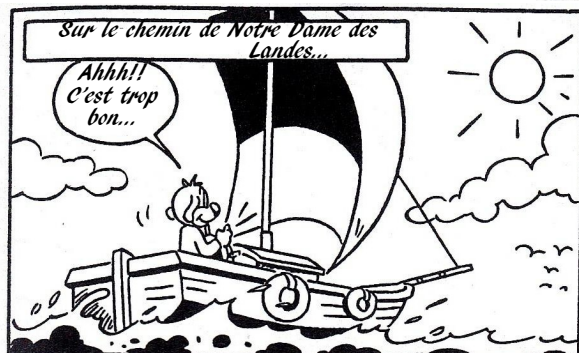
Un doute ma bite?...



Bim le toto, ce pauvre crétin avait trop nourri sa cervelle de diandian radical avec des bouquins moisissés de fausse critique sociale. Prenant subitement la mesure de son égarement, le voilà assailli de toute part par l'angoisse de toutes ces années perdues à végéter dans le refus stérile de toute vie normée mais riche en possibilités de reconnaissance narcissique et de partouzes trop swagg... Comment désormais se refaire? Personne ne rachètera ses vieux cols roulés sur Le Bon Coin donc impossible de pécho un costard Hugo Boss...



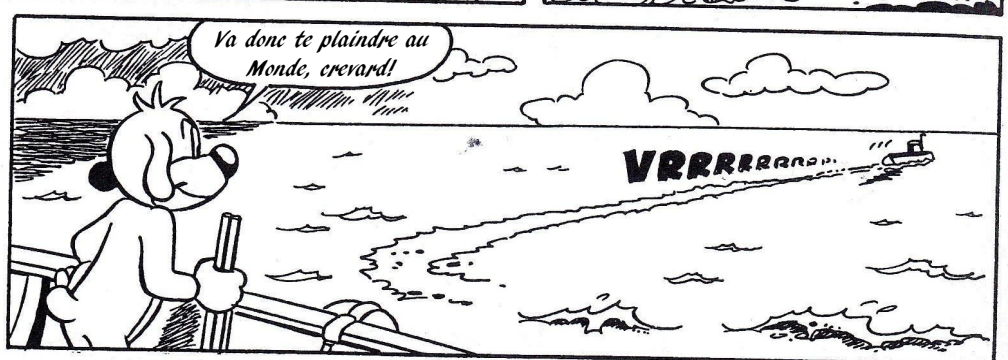
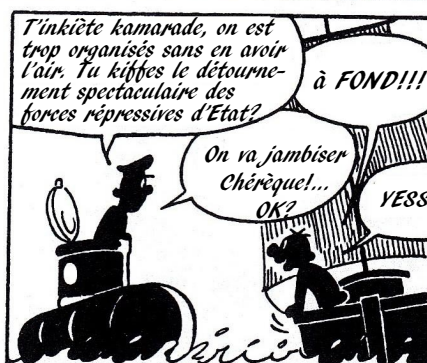
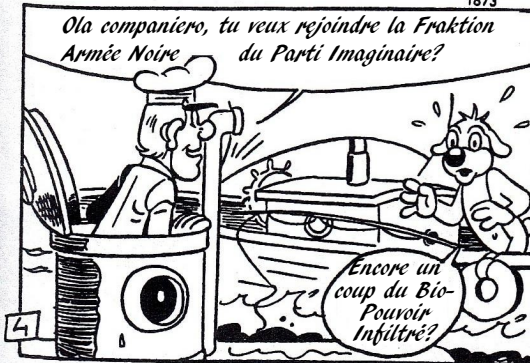
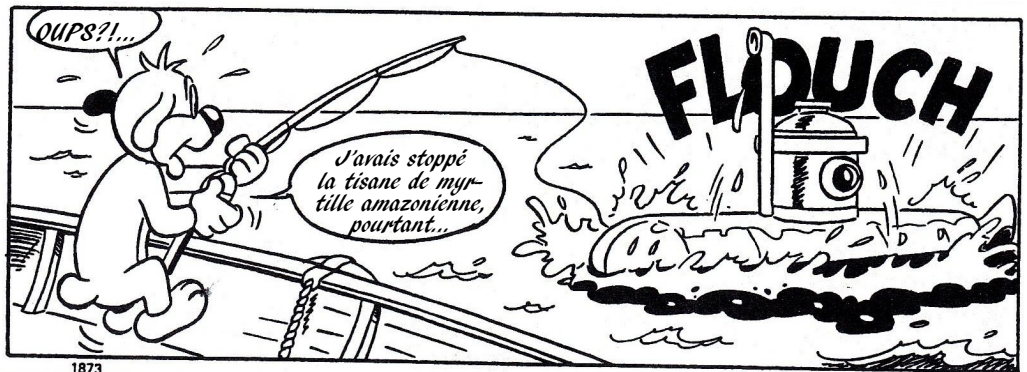
Ayant dilapidé l'héritage de mémé dans des soutiens financiers pour la défense juridique d'obscurs révolutionnaires barbus, peut-être devra-t-il enfin s'abandonner au doux ronronnement du salariat... Pas n'importe lequel cependant. Fôpa déconner non plus. Son capital d'intello-radicalo-toto-DIV lui permettra-t-il d'intégrer les sphères dorées de la classe créative alternative. Saura-t-il se rendre enfin productif en conservant le vernis radical apte à apaiser sa conscience de chien Konsian tout en gardant la possibilité de bosser à terme pour une agence publicitaire ou canal+???



Bim

le toto

Jamais sans ma thune

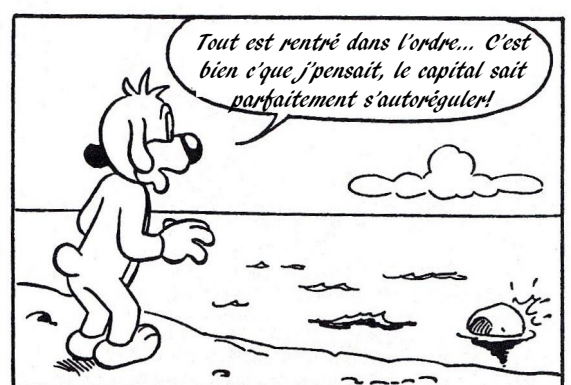
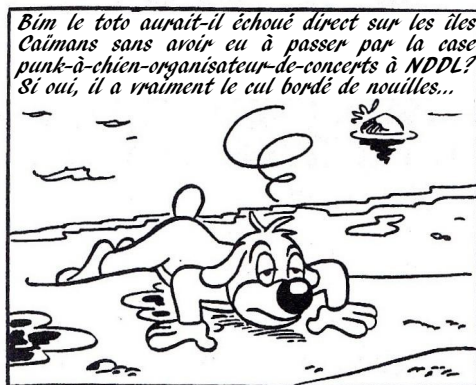
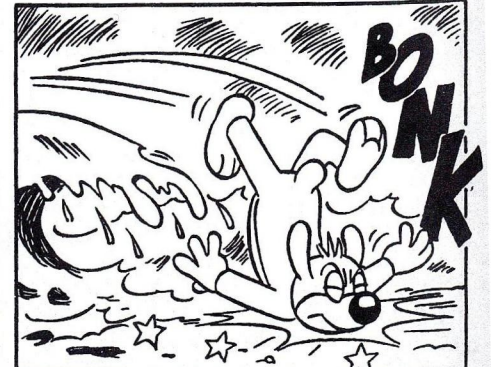
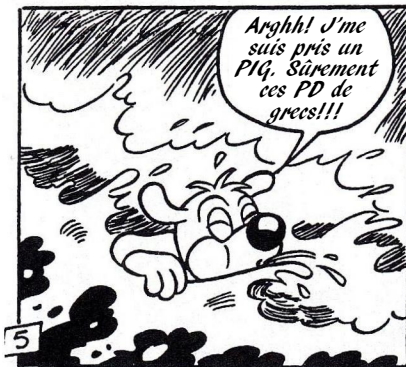
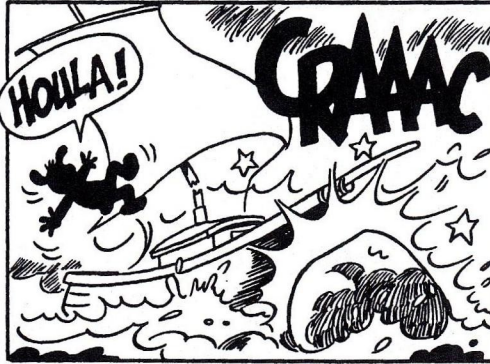
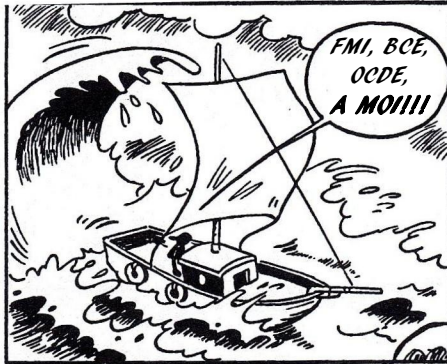


Bim

le toto

Libère! t'as rien ou bien?

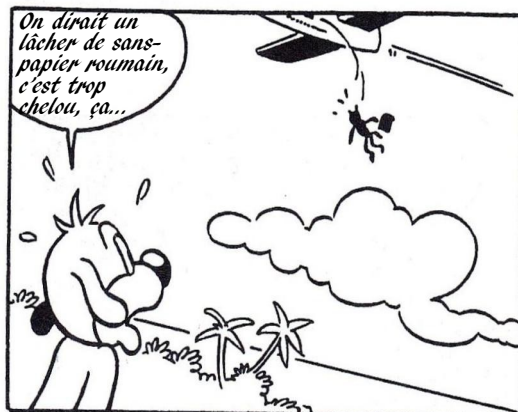
Bim le toto, ce sale traître à sa classe, se retrouve pris dans les affres de la croissance négative. Pensant pouvoir naïvement valoriser son capital culturel trop funky de middle-class décalé dans la totalité spectaculaire marchande séparée, cette petite pute opportuniste se mange l'écueil de la baisse tendancielle du taux de profit. Ses ressources humaines lui permettront-elles de rebondir avec malice?



Bim Laisse mon Ça s'auto-produire!

le toto

Bim le toto, ce courageux entrepreneur de lui-même a enfin découvert l'Eldorado où il pourra désormais développer ses compétences créatives émancipatrices à l'abri des archaïsmes totalitaires castrateurs égalitaro-staliniens du compromis de classe national socialiste. C'est pas trop tôt! Il ne doit sa réussite qu'à lui-même, ce bon bâtard méritant. Mais la partie est-elle gagnée pour autant? Des parasites profiteurs se cachent peut-être dans ce beau décor, bien décidés à noyauter cette belle aventure exemplaire d'accomplissement masturbateur du pôle pulsionnel libéré des injonctions autoritaires du SurMoi social. Bim le toto saura-t-il préserver sa précieuse liberté de penser et d'entreprendre dans la libre association des forces productrices de richesses narcissiques pas symboliques?...Admire le suspense! Va relire Sigmund et Dolto et on en reparle sur le divan de ta mère, pauvre cancre!

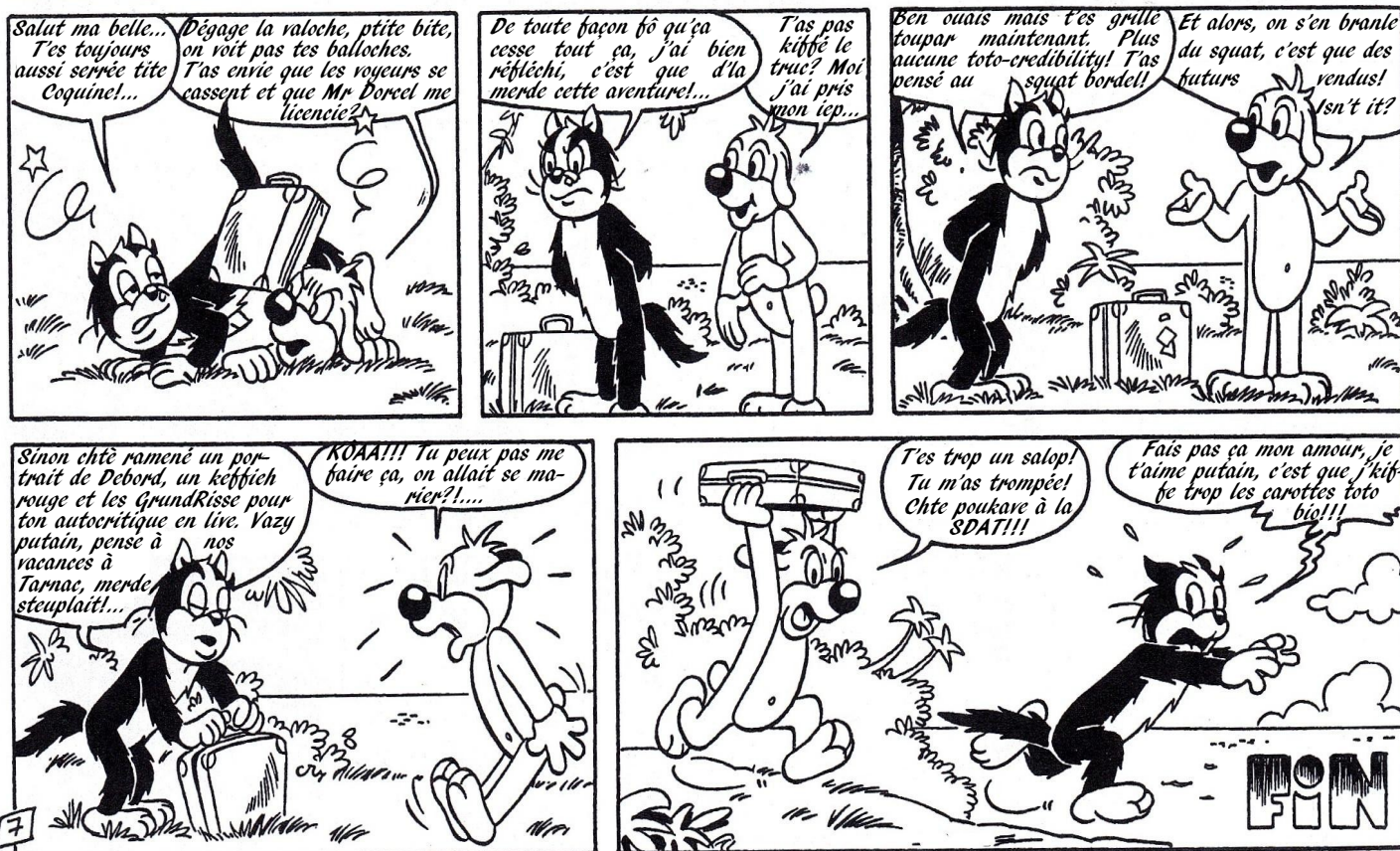


Collectif Môtouseul/ Tous Droits Réservés - Tu peux quand même imprimer si tu veux! 'offrir à ta psychanalyste. C'est un bon support pour réaliser une bête de contre-transfert 100% thérapeutique.

à suivre...

À mes fidèles lecteurs: suite et fin dans la prochaine édition avec tous les putains de gadgets dont vous rêvez en secret, bandes de BIM!...

Retour aux sources...



Alors, toi aussi, t'as kiffé le truc?... Si t'as été bien sage, que t'as tout téléchargé, que t'as quand même souri quand c'était pourri, que t'as bien révisé Karl Marx, Johnny Hallyday, Guy Ernest, Monsieur Sigmund et la ptite Dolto, la bande à Tiggun et le sieur Foucauld ...
 ...l'intégrale de Marc Doreel, les recettes de -repression et la propagande trotsko-productions du groupe Krisis et les bibles les découvertes psychédéliques de Timothy
 Alors t'a gagné le droit de commander l'intégrale des Gadgets de Bim le toto, petit-e veinard-e!!! Attention, toutefois, ne laisse pas traîner tes Gadgets à la portée de tes enfants ou de ta maman, les Services d'Aide Sociale à l'Enfance ne sont jamais très loin.... Amuse-toi bien!...



Le Gode à Fist!

Peut aussi servir à voter dans les AG ou déclarer ta radicalité dans les ballades Répu-Bastille-Nation



Le Gode ceinture!

Pour déconstruire ton mec en profondeur ou intégrer un groupuscule antifa radical



La poire à rectum!

Pour ton hygiène intime en fin de CDD. Peut aussi servir à purger tes AG des éléments perturbateurs crypto-fascistes



L'effigie du glorieux Proletariat!

Pour te la jouer conseiller Pôle Emploi. A combiner avec LE GODE CEINTURE pour celles qui préfèrent jouer à la Parisot



L'intégrale du gourou!

Passke vous le valez bien bande de petit-e-s Bim !!!!



Vous aussi, partez en vacances
moins cher avec **AUTOSTOP**

Les gauchistes
sont pas là ?

Ils sont tous
partis à la ZAD !

Fait chier !



« DU RIFIFI DANS L'SCÉNAR' »



FEUILLETON À SUIVRE

Chapitre 1 :

Où l'on se ne demandera pas comment fait un paquet de farine pour descendre un escalier

C'était une de ces matinées où la grisaille parisienne recouvre intégralement le ciel bas d'une chape de plomb parfaitement unie qui semble tenir la capitale enfermée dans un étrange purgatoire dont on ne sait jamais à l'avance combien de temps il peut durer.

J'étais dans cette médiocre chambre de motel où les affreux rideaux de velours vert râpé peinaient à dissimuler la laideur de la ville qui perçait à travers leurs innombrables déchirures ; il était onze heures du matin passées, je venais à peine de me lever (je dis bien « me lever » et non pas « me réveiller » dans la mesure où je n'avais quasiment pas fermé l'œil de la nuit) et je tentais de me sortir de mon état de fatigue comateuse avec l'ignoble café trop fort que me concoctait la vieille cafetière électrique de l'hôtel dont je n'arrivais pas, malgré toute ma bonne volonté, à nettoyer les tâches de moisissure.

Mon coyote domestique dormait à poings fermés, insouciant de tout tracas de l'existence, me forçant, pour ne pas le réveiller, à prendre mon petit déjeuner dans l'obscurité et le silence que seul meublait le bourdonnement incessant du minuscule frigidaire électrique.

Assis devant la petite table dépliant à côté de la fenêtre, le nez presque entièrement plongé dans mon énorme tasse, j'en étais réduit à lutter contre la somnolence lorsque le réfrigérateur se mit soudain au repos, comme cela lui arrivait de façon cyclique, plongeant brutalement la chambre dans un épais silence.

C'est seulement alors que je réalisais à quel point son bruit avait pu être oppressant et comme si je n'avais rien fait d'autre qu'attendre ce signal pour me rendormir je me sentis brusquement piquer du nez dans mon café...

Mais ici il faut que je vous en dise un peu plus sur la nature des événements qui m'avaient ravi à ma brillante carrière d'écrivain à succès pour me précipiter dans ce claque.

Deux mois plus tôt, en rentrant de mes vacances d'été, j'avais été accueilli par une nouvelle absolument effroyable qui était parue à peine une semaine auparavant dans les journaux : j'étais mort dans l'incendie de ma maison, accident aussi fatal que mystérieux qui m'avait brutalement soustrait à l'affection de mes proches, à l'admiration de mon public et à la très haute estime en laquelle je me tenais.

Les raisons du drame demeurant obscures, la police mena une enquête expéditive qui conclut, faute de mieux, à un accident domestique dont les circonstances exactes restèrent cependant inconnues.

Interrogé par les inspecteurs, je ne pus fournir aucun éléments de réponse suffisamment instructifs : je ne me rappelais nullement avoir laissé quoique ce fut, électricité, gaz ou autre, allumé avant de partir, et toutes les installations de ma maison étaient, par ailleurs, strictement aux normes.

L'affaire fut classée sans suites.

Mes maigres restes calcinés furent enterrés dans ma ville de banlieue natale après des funérailles touchantes au cours desquelles j'eus la maigre consolation de réaliser ce que j'avais pu représenter pour chacun de mes proches et des personnes qui m'avaient connues.

Si bouleversé que je le fusse moi-même, un certain sens de la dignité me donnait le courage de prendre sur moi dans cette épreuve, aussi avais-je poliment refusé les propositions d'hébergement de ma famille, conscient qu'être contraints de me voir tous les jours les empêcheraient de faire leur deuil.

J'encaissais l'argent de l'assurance et me mis aussitôt à la recherche d'un nouveau logement, en attendant quoi j'avais choisi d'habiter le motel le moins cher que j'avais pu trouver dans Paris.

Ma maison d'édition ne cessait de me harceler au téléphone : un auteur vendant, comme chacun sait, toujours d'avantage après sa mort, mon éditeur me pressait d'écrire sans tarder quelques œuvres posthumes pour surfer sur la vague de sympathie provoquée par ma disparition, le succès et la fortune étant, selon lui, d'ores et déjà assurés.

Mais j'avais, en mon for intérieur, fomenté d'autres projets. Trop d'interrogations autour de mon décès demeuraient en suspens pour que je réussisse à trouver le repos et la tranquillité nécessaires à l'écriture. J'avais besoin, pour ne pas me laisser gagner par l'abattement, de reprendre ma situation en main et cela nécessitait déjà que je fasse la lumière sur un certain nombre de points restés obscurs dans les récents événements.

... je réussis in extremis à éviter de venir taper du nez contre la faïence épaisse de ma tasse de café.

Il fallait que je me tienne éveillé coûte que coûte ! J'avais des choses à faire !

Une fine bruine matinale se mit justement à se manifester sous la forme de minuscules gouttes ruisselant sur les vitres de l'hôtel ; j'écartais les rideaux et ouvrit la fenêtre pour prendre un peu d'air frais en même temps que les rumeurs de la ville.

Le pavé parisien s'obscurcissait progressivement d'humidité tandis que le son familier de la pluie se faisait entendre toujours plus nettement ; un grondement de tonnerre se mit soudain à rouler au loin : une tempête s'annonçait, venant bousculer la monotonie du ciel et dissiper en même temps la mélancolie qui avait si longtemps embrumé mon esprit.

Les choses commençaient peu à peu à s'éclaircir !

« Mais c'est bien sur... »

On frappe à la porte ! Merde, fait chier ! Pas maintenant quoi ! J'allais romancer !

Je reprends :

« Mais c'est bien sur... »

On frappe quand même à la porte.

Je referme rapidement la fenêtre puis je suspends soigneusement la belle accroche de ma future déclamation au porte- manteau et je vais ouvrir en maugréant, loin de m'imaginer la nature de la visite que je m'apprête à recevoir.

Il ne me faut cependant qu'un seul coup d'œil après avoir ouvert la porte pour deviner qui ils sont car leur allure improbable les trahit au premier regard : sans l'ombre d'un doute, il s'agit d'agents de la Vraisemblance.

Le premier ressemble à peu près à l'image que vous pourriez vous faire de lui : un homme brun en costume noir, portant des lunettes de soleil noires et une oreillette, assez grand, costaud, le visage figé.

Le second est un paquet de farine, de fort belle allure : environ un mètre quatre- vingt-dix de haut pour un mètre de large, d'un certain âge si j'en crois le léger jaunissement de son emballage et la décoloration de son étiquette sur laquelle le mot « FARINE DE BLÉ » est inscrit en beaux caractères d'imprimerie gothique dorés.

A peine ont-ils besoin de se présenter que je les prie aussitôt d'entrer, voulant rapidement en finir avec cette épreuve que je sais inévitable.

Une fois à l'intérieur, et sans autre forme de préambule, le paquet de farine prend la parole :

« Monzieur Hazun, fotre zituzion etan toutafai echepzionelle, fou comprentré que che fai fou barler de façon drè directe car les zirgonztanze sont dré dré graf »

Il a un drôle d'accent : se pourrait t-il qu'il soit allemand ?

J'ai à peine le temps de me poser la question qu'il éternue bruyamment, envoyant promener un monceau de farine dans toute la pièce, y compris sur mon visage et sur celui de son équipier qui ne bronche pas.

La figure recouverte par la poussière blanche je n'en essaie pas moins de rester poli et demande : « Désirez vous boire quelque chose ? »

L'homme ne daigne même pas tourner la tête de mon côté, le paquet de farine essaie, quant à lui, de me jeter un regard désapprobateur, ce qui échoue principalement du fait qu'il n'a pas d'yeux.

Son éternuement semble en tout cas lui avoir fait du bien, il s'est débarrassé de son drôle d'accent et il reprend son explication tandis que je nettoie mes lunettes :

« Les circonstances, disais- je, sont très graves : il y a non seulement eu mort d'homme avec votre décès, il y a deux mois, mais il y a eu, en plus de cela, le fait que vous en ayez réchappé... Double problème, monsieur Hazun... » ajoute t- il en accentuant les mots « ... double problème ! ».

Son collègue l'interrompt brutalement et prononce enfin son premier mot :

« Maman ! » articule t- il d'une voix parfaitement monocorde.

« C'est son premier mot ? » demande- je, un peu interloqué.

« Parfaitement, c'est son premier mot » confirme le paquet de farine, qui n'a pas l'air particulièrement ému par l'évènement.

« Adjupète, la lopette ! Tu pues quand tu rotates, tu pues quand tu pètes ! » se met brutalement à crier l'homme en costume, en tordant son visage dans une grimace grotesque avant de redevenir aussitôt impassible.

« Double problème donc ! » coupe le paquet de farine sans lui prêter la moindre attention

« Laissons de côté la question de votre mort, question qui intéresse surtout les agents de police, et venons- en plutôt au fait qui nous préoccupe : votre vie après la mort. Seriez vous en mesure de nous l'expliquer ? »

« Je ne me l'explique pas moi- même » rétorque- je « Je suis content d'être en vie malgré tout et voila... je... »

Je cherche quelque chose de plus à dire puis, soudain, je m'insurge contre l'absurdité de la situation et toute mon amertume des deux derniers mois se transforme en colère, que je décharge alors contre eux

« Mais vous ne savez pas ce que c'est » dis- je en haussant graduellement le ton « de se voir mourir comme ça, et d'avoir à se survivre... ce qu'on peut ressentir dans ce genre de moments ...pour débarquer chez moi comme ça, un beau matin... pour commencer à me poser des questions... me demander de rendre des comptes ... »

« Monsieur Hazun » me coupe t- il brutalement « avez-vous été en contact avec des choses, des évènements, des personnes ou quoique ce soit d'in vraisemblable au cours de ces derniers mois ? »

« Pourquoi ? Je fais l'objet d'une enquête des services de la Vraisemblance ? »

« Vous ne répondez pas à la question, monsieur Hazun ! »

Il n'arrête pas de répéter mon nom, cela m'agace.

« Rien qui me passe par la tête en tout cas » réponds- je.

« Monsieur Hazun, auriez vous, par le plus grand des hasards, retrouvé les restes d'un manuscrit dans les décombres de votre maison ? »

« Un manuscrit ? Quel manuscrit ? »

« Non, rien d'important monsieur Hazun, oublions cela ! Encore une dernière question : connaissiez vous, ou auriez vous par hasard entendu parler d'une bande de malfrats connus dans Paris sous le sobriquet des *Ficelles du scénario* ? »

« Ca ne me dit rien du tout ! Pourquoi ? Qui sont- ils ? »

« Oh, ils se sont fait une impressionnante réputation ces dernières années. On dit d'eux qu'ils ont tout un vaste trafic de scénarios de contrebandes qui violent toutes les règles de la Vraisemblance et qu'ils possèdent plusieurs ateliers clandestins dans lesquels ils produisent de mauvaises histoires de fiction qu'ils écoulent ensuite sous le manteau chez tout ce que Paris et sa banlieue comptent en lecteurs à la petite semaine : insomniaques, usagers des transports en commun, vacanciers par temps de pluie... et j'en passe ! Voilà des années que la Vraisemblance essaie de les coincer, sans succès ! »

« Et vous me soupçonnez d'avoir quelque chose à voir avec eux ? » demande- je.

« Avez-vous quelque chose à voir avec eux ? » me rétorque t-il sèchement.

« Bon, maintenant en voilà assez avec vos insinuations. Je ne répondrais à vos questions que si je fais l'objet d'une enquête officielle alors, pour la dernière fois, est ce le cas ? »

« Pas encore, monsieur Hazun, pas encore » grommelle le paquet de farine après une brève hésitation, comprenant qu'il ne tirera plus rien de moi dans ces circonstances.

Il grogne encore quelques mots incompréhensibles puis semble finir par se faire une raison ; il franchit lentement le pas de la porte, comme pour partir, suivit par son collègue, tout en concluant :

« Ce sera tout, Monsieur Hazun, ... pour aujourd'hui du moins, en attendant nous risquons d'avoir à vous recontacter prochainement, veuillez rester à disposition et ne pas quitter la réalité d'ici là ! ».

« Voilà qui tombe mal » répons- je ironiquement « Je comptais justement me faire une petite escapade dans la narration à la première personne ! »

« Permettez moi tout de même de vous exprimer ma surprise quand à votre manque de coopération monsieur Hazun : vous êtes mort il y a deux mois, vous vous êtes survécu, les agents de la Vraisemblances viennent frapper à votre porte, l'un d'eux est manifestement fou, l'autre est un paquet de farine et vous ne semblez même pas prendre la mesure de la gravité de la situation. Or la situation est grave monsieur Hazun, très grave ! » dit le paquet de farine sur un ton sentencieux, alors que lui et son collègues commencent à descendre l'escalier de bois en colimaçon qui mène au rez- de- chaussée. Trop agacé pour me demander une seule seconde comment un paquet de farine s'y prend pour descendre un escalier, je claque la porte derrière eux avec une telle force que j'en fais tomber la belle accroche de déclamation que j'avais suspendu au portemanteau avant leur arrivée.

Mon magnifique « Mais c'est bien sur... » chute alors sur le plancher de bois du motel et se brise mollement en plusieurs éclats.

En allant chercher le balai pour nettoyer les morceaux, ainsi que les particules de farines répandues dans la pièce, je manque de trébucher sur l'apostrophe ...

Chapitre 2 :

Où l'on verra que si la mayonnaise ne monte pas, le niveau des eaux, lui, si

« Putain, mais j'arriverais pas à pioncer hein ! »

Albert fulminait silencieusement en se retournant dans son lit, au milieu du vacarme qui émanait de l'atelier. A chaque petit intermède de silence il espérait que ce fut enfin fini mais le tapage reprenait systématiquement de plus belle.

« Solo était obligé d'attaquer la joraille en retapant le camtar' ? *Juste un coup de chasse* qu'y disait ! Faut dire qu'il a sévèrement morflé lors de not' dernière expédition en banlieue sud çui là... tout ça par la faute à Bichon qui conduit toujours mal quand il est sobre, et qui était un peu trop sobre ce soir là faut dire ! »

Il tentait désespérément de penser à autre chose, de se remémorer un souvenir, de se raconter une histoire dans sa tête pour détourner son attention du bruit mais celui-ci était le plus fort et, à chaque instant, Albert devait se ré-avouer vaincu et il se lamentait alors dans une flopée de jurons.

« Putain mais merde quoi ... même du fond de l'atelier le ramdam se propage dans tout l'immeuble. Et c'est le marteau, la disqueuse, la visseuse, et encore le marteau, et encore la disqueuse, et re- v'la encore la visseuse, et re- v'la encore le marteau... un chabonais à ameuter tous les perdreaux des alentours, bordel ! Et surtout c'est pas des manières que de me siphonner le caberlot dès potron- minet en guise de réveil matin, je vous jure. Solo il s'en fout lui, il a l'habitude de se poivrer, il vit comme ça toute la sainte journée et chaque putain de jour que dieu fait, par contre y en a qui sont encore ensuqués et qui auraient aimé pioncer encore un peu, merde ! »

Le raffut était, en effet, totalement assourdissant, et Albert avait la malchance d'avoir sa chambre au rez- de- chaussée.

Au bout d'un certain moment il finit tout de même par en avoir assez : tout compte fait il se sentait suffisamment réveillé pour se lever et, après un dernier coup d'œil à son réveil matin qui lui indiquait qu'il était déjà onze heures passées, il prit le parti de se montrer philosophe.

De toute façon, il y avait des choses à faire aujourd'hui !

Il bougonna, à voix haute, sur un ton à moitié résolu :

« Oh et puis : chiotte ! Je vais pas y passer la journée quoi ! Tant pis hein, on va laisser Morphée en frime ! ».

Il se leva et posa les pieds sur le sol : ses doigts de pied rencontrèrent instantanément un liquide froid qui mouillait la moquette rapiécée de sa chambre.

Albert sentit que la journée allait être longue :

« Eeeet merde ! Et qu'est cé encore qu'c'te lisbroque ? » s'énerva t- il.

Dans la pénombre, il balança sa main sur sa table de chevet et se mit nerveusement à la recherche de son paquet de cigarettes et, l'ayant trouvé, il l'empoigna et sortit de sa chambre à moitié nu.

Le premier pas qu'il fit dans le couloir fut aussi humide que le premier pas qu'il avait fait hors de son lit : de gigantesques flaques parsemaient le corridor qui menait à la salle commune.

Il l'emprunta en s'échauffant l'esprit au fur et à mesure qu'il découvrait l'ampleur du dégât des eaux qui avait frappé la planque pendant son sommeil.

En suivant les flaques comme une piste laissée par un petit Poucet nocturne, il remonta le couloir et se retrouva bientôt face à Zombie qui, attablé dans la salle commune, l'air totalement endormi, grillait sa quatorzième clope de la matinée en faisant négligemment tomber la cendre épaisse dans son bol de café.

Albert se planta face à lui et le fusilla du regard.

Comme Zombie ne semblait pas le remarquer, il l'alpagua :

« Hé ! C'est quoi toute cette flotte, putain ? » gueula t-il pour tout bonjour en roulant ses gros yeux furibards, avant d'ajouter « Ca coule jusqu'au pinarium, bordel, on avait pas commandé une piscine ! »

« Hein ? Euh... je crois que c'est moi » répondit tranquillement Zombie de sa voix ensommeillée.

« Quoi ? Mais comment t'as fait ton compte, l'ahuri ? »

« Hein ? Bah euh, tu sais... hier soir je voulais faire de la macédoine de légumes, et comme la macédoine de légumes c'est meilleure avec de la mayonnaise j'ai voulu mettre de la mayonnaise, mais comme y avait pus de mayonnaise j'ai essayé de faire de la mayonnaise moi même. »

« Quoi ? Et alors ? C'est quoi le rapport avec ce bouic ? » rétorqua Albert.

« Bah j'ai essayé de faire de la mayonnaise avec les œufs qui restaient dans le frigo, mais ça marchait pas, paskeu les œufs y devaient pas être assez frais, ou alors ils étaient trop froids, rapport au frigo qui marche trop fort ! Tu sais c'est celui qu'on avait trouvé ... bon sang, où c'est qu'on l'avait dégauchi çui là déjà ? Bref, on s'en cogne ! Alors moi, t'sais, je voulais manger de la macédoine de légume mais il me fallait de la mayonnaise... »

« Ca je sais TU L'AS DEJA DIT ! » hurla Albert, qui ne comprenait rien et qui commençait à s'impatiser.

Zombie avait l'air de dormir éveillé, il réussit néanmoins à reprendre, tant bien que mal, la conversation sur un ton parfaitement monocorde :

« Ohlala c'que t'es pétardier de bon matin toi ! Attend calme toi, je t'explique : donc je me dis « Les œufs sont trop frais pour pouvoir faire une mayo, je vais les réchauffer un coup sul radiateur électrique », mais le radiateur était pété, rapport à Solo qui cherchait des pièces de rechange pour l'autoradio, tu sais, celui qu'on avait fauché sur Saint- Honoré, avec Lola... mais quand même, je me demande ce qu'il pouvait bien y avoir d'intéressant pour réparer un autoradio dans un radiateur, mais bref... alors du coup je me suis dit « Bon bah les oeufs je vais les plonger dans l'eau chaude, ça les réchauffera toujours un peu » donc je les met dans le lavabo et je fais couler l'eau chaude, mais entre temps Lola avait retrouvé un vieux tube de mayonnaise et là elle me dit « Hey, dis donc, je crois que j'ai trouvé un vieux tube de mayonnaise » alors je vais voir, des fois qu'elle aurait vraiment trouvé de la mayonnaise. Et bah figure toi qu'elle avait trouvé de la mayonnaise alors je me dis « Chouette, si on a trouvé de la mayonnaise j'ai pus besoin de me faire tartir avec les œufs vu qu'on a de la mayonnaise » alors je me suis boulotté la macédoine de légumes avec la mayonnaise de Lola et pis je suis allé me prendre une petite infusion de traversin en digestif, tu sais, moi, de jaffer ça me donne le sommeil rapide, mais je crois qu'avant d'aller au pieu j'ai dû un peu oublier d'éteindre le robinet quoi... »

Albert resta un instant sans voix. Il récapitula, abasourdi :

« Qu'esse té en train d'me dire ? Que t'as inondé la planque paskeu tu voulais faire de la mayonnaise ? »

« Bah ouais, je crois ! C'est con hein ? » Et Zombie se mit à rire de son petit rire crispé qui fit frissonner Albert de colère.

Celui ci essaya de se contenir et, pour ça, il prit un ton sarcastique :

« Putain mais tu sais qu'en fait tu m'épates toi ? Je t'ai déjà vu faire des conneries mais là c'est du haut- de- gamme ! Une connerie de ce standing là, d'habitude, faut s'y mettre à plusieurs, c'est un travail d'équipe normalement ça, môssieur. Et toi tu nous fais ça tout seul, comme un grand, avec les moyens du bord, sans même lire le mode d'emploi, et tout... et tu te lèves ce matin, comme ça, peinard, et tu te dis pas que tu devrais faire un truc ? »

« Un truc ? »

« Oui, un truc, tu sais ... »

« Quoi ? »

« Bah gamberge un peu, tu vas trouver ! »

Zombie resta un moment à réfléchir, le regard vide.

« Non je bigle pas où tu veux en ven... euh ? Retirer les œufs du lavabo ? Mais tu sais, maintenant, ils doivent pus êt' bons du tout !

« MAIS NAN BORDEL ! Eteindre le robinet, tu vois pas que ça monte encore ? Et nettoyer l'eau, après ça, tant que t'y es ! » tempêta Albert, hors de lui.

Zombie allait essayer de répondre mais il s'aperçut qu'entre- temps la Juliette était entrée dans la pièce et les regardais de traviole depuis déjà quelques minutes :

« Skeu cé c'bordel ? » interrogea t- elle de sa voix menaçante « Un abruti avait laissé le robinet ouvert, j'ai dû le fermer moi- même ! »

« C'est... c'est Zombie, il a ... bah... beuh » bafouilla Albert en s'apercevant soudain de sa présence.

« Ouais, pose ça là on va le trier ! » coupa t- elle « En fait je m'en fous de vos histoire, écoutez moi bien, on est dans un sacré mastic... Mais d'abord où sont les autres ? »

Albert parvint à se reprendre, il répondit du ton d'un élève qui récite une leçon :

« Solo répare le camtar', Lola pionce encore, Bichon aussi sans doute, Prof et Emile ... »

« Prof et Emile ils bossent, eux ! » coupa la Juliette « Je les ai envoyé en course ce matin, sont partis chercher une ou deux machine à secouer le paletot, y s'ront là sous deux plombes ! En attendant vous me réveillez les autres et ensuite vous me ramenez tous vos culs ici fissa, j'ai à vous causer ! »

« Qu'est s'y s'passe ? » demanda Zombie en baillant nonchalamment, ce qui refit froncer le sourcil de la Juliette.

« C'est rapport à notre revenant ! » répondit Juliette d'un air entendu « Les draupères se sont pointés chez lui ce morningue pour le blutiner un coup, et pas n'importe quelle genre de volaille : les agent de la Vraisemblance, rien que ça ! J'aurais pas pensé qu'ils se mettraient en affaire si tôt que ça, ces branquignoles là ! Faut qu'on étudie la question au plus vite ! »

« Mais t'façon ce cave pourrait pas aller au refile même s'il le voulait vu qu'y sait rien de rien » répondit Albert « Il nous retapisserait même pas si on se croisait en pleine aprem' sur le ruban de la Chapelouse ! On a le temps d'étudier la question calmement sans virer parano quoi ! »

« Qu'est cé qui te file l'estom' de bonnir des conseils toi ? » rugit la Juliette en le fusillant du regard, avant d'ajouter « Ta décarrade c'était à peine y a deux marqués j'te rappelle, alors tu l'ouvriras le jour où t'auras prouvé que t'es mariole d'afflurer des mornifles d'un autre genre que de celles qu'ont du te refiler les matuches ! En attendant tes avis tu peux te les tamponner pour te les envoyer en recommandé par le petit guichet ! Et maintenant vous allez me dépieutez vos sociaux et les z'amener ici pronto, je répéterais pas ! »

Quand la Juliette employait ce ton là elle ne plaisantait pas, Zombie eut l'air subitement réveillé et lui et Albert se ruèrent dans l'escalier pour rejoindre les chambres du haut. Sans leur jeter un regard, Juliette alla se verser un verre d'eau plein de calcaire au vieux robinet rouillé de la salle commune, tout en ruminant ses pensées.

« Va peut- être falloir l'affranchir de nos affaires » songea t- elle en son fort intérieur
« Mais j'aimerais autant éviter que ce cave là vienne nous casser la baraque ! »

A suivre dans le prochain numéro...

Lexique de l'argot employé

Afflurer : encaisser (des coups ou de l'argent)

Affranchir : mettre quelqu'un au courant

Aller au refile : avouer, balancer quelqu'un

Blutiner : peut signifier, au choix, « avouer » ou « faire avouer quelqu'un »

Bigler : voir

Bonnir : dire

Bouic : bordel

Bouloter : manger

Branquignole : idiot, naïf

Caberlot : tête

Casser la baraque : mettre la pagaille dans les affaires de quelqu'un

Cave : idiot, naïf

Chabonais : vacarme

Chasses : yeux

Décarrade : sortie de prison

Dégauchir : dénicher, trouver

Dépieuter : réveiller, tirer du lit

Draupères : verlan de « perdreaux », nom donné aux policiers

Ensuqué : abruti, endormi

Estom' : audace

Faire tartir : faire chier

Gamberger : imaginer, réfléchir

Jaffer : manger

Jornaille : journée

La Chapelouse : le quartier de la Chapelle, à Paris

Laisser en frime : abandonner

Lisbroque : urine ; par extension : liquide dégoutant

Machine à secouer le paletot : mitrailleuse

Mariole : capable

Marqué : mois de l'année

Mastic : embrouilles, fouillis, gâchis

Matuche : gardien de prison

Mornifle : gifle ou monnaie, s'utilise dans les deux sens, d'où le jeu de mot « afflurer de la mornifle/ des mornifles » qui peut vouloir dire encaisser de la monnaie ou recevoir des baffes.

Morningue : prononciation à la française de « morning », signifiant « matin » en anglais.

Perdreux : policiers

Pétardier : colérique

Petit guichet : anus

Pinarium : chambre à coucher

« Pose ça là on va le trier » : se répond ironiquement à quelqu'un qui bafouille et qui emmêle les mots

Prendre une infusion de traversin : s'endormir

Retapisser : reconnaître

Ruban : trottoir

Siphonner : rendre fou

Social : ami

Tire : voiture

Vous trouvez ça marrant ?

Alors rejoignez nous sur notre forum :

<http://aqni.forumactif.org/>



Editions A.Q.N.I

Aucun droit réservé, aucun copyright.

Vous pouvez librement recopier, photocopier, reprendre, détourner, plagier, corriger, imprimer,
distribuer, prétendre être les auteurs, et ce sans aucune indication d'origine.

Nique la « propriété intellectuelle ».